

141-1990

L'Esprit parle

L'Esprit parle bonheur
l'Esprit parle tendresse
l'Esprit parle plusieurs
l'Esprit parle jeunesse

L'Esprit ne parle pas d'amour
c'est l'Amour qui le parle

L'Esprit parle soleil
l'Esprit parle silence
l'Esprit parle réveil
l'Esprit parle naissance

L'Esprit ne parle pas d'amour
c'est l'Amour qui le parle

L'Esprit parle désir
l'Esprit parle vacances
l'Esprit parle choisir
l'Esprit parle distance

L'Esprit ne parle pas d'amour
c'est l'Amour qui le parle

L'Esprit parle incongru
l'Esprit parle en images
l'Esprit parle tout cru
l'Esprit parle sauvage

L'Esprit ne parle pas d'amour
c'est l'Amour qui le parle

L'Esprit parle vivant
l'Esprit parle poète
l'Esprit parle devant
l'Esprit parle prophète

L'Esprit ne parle pas d'amour
c'est l'Amour qui le parle

Jean DEBRUYNNE

« Cavaliers du printemps »

Chansons et poèmes

p. 33 éd. Desclée

Au Père M.D. Chenu

Dans la perspective de l'Assemblée de Pentecôte 90 pour une Eglise de plein vent, nous avons centré ce numéro de la Lettre aux Communautés sur l'Esprit.

Nous le dédions à la mémoire vivante du Père Chenu qui accompagna la Mission de France depuis les fondations, comme le rappelle ici-même Daniel Perrot, et à toutes les étapes de son histoire. Jean Vinatier l'évoque dans les pages qui suivent.

En notre temps il fut un homme de l'Esprit, c'est-à-dire un homme de l'Evangile.

Il avait scruté l'époque charnière du XIII^e siècle, au moment où les villes se constituaient et où, hommes et institutions, par les franchises, s'arrachaient peu à peu à l'ordre de la féodalité. Il avait montré alors l'intrication des données les plus matérielles de l'existence et du mouvement de la foi, de l'histoire et de la théologie.

De cette étude, et sans doute aussi de son tempérament, il conçut une véritable passion pour la nouveauté. Et tout au long des années, malgré les incompréhensions de l'Eglise et ses duretés, sa ferveur - mot qu'il affectionnait - pour l'homme et son histoire, pour l'Évangile et l'Eglise, ne se démentit jamais.

Homme de l'Esprit, il écoutait.

Il guettait l'Invisible, s'aventurant à déchiffrer les signes des temps.

Aujourd'hui où la modernité est suspectée, en ce temps où la raison, revenant à la rigueur et à l'humilité de son travail, est souvent accablée de tous les maux de notre histoire, la leçon du P. Chenu doit être entendue dans son actualité.

Notre manière de vivre la mission dans ce partage de vie, le fraternel compagnonnage, la soumission acceptée aux déterminations de l'existence qui font des hommes ce qu'ils sont, a trouvé une part de son fondement dans l'œuvre théologique du P. Chenu dans sa réalité quotidienne. Elle a toujours bénéficié de son écoute attentive, de l'émerveillement de son cœur et de sa fidélité à l'Esprit.

Le Comité de Rédaction.

Un "Enfant" de génie : le Théologien M.D. Chenu

Jean Vinatier

Parmi tous les témoins de l'ardente poussée missionnaire des années 1940-1965, se détache, lumineux, le visage de M.D. Chenu. Qui pourra jamais oublier la physionomie de ce dominicain, aux grands sourcils noirs, soulignant des yeux pleins de vie, de malice et de joie profonde ? Pourquoi, en l'écoutant, était-on si rapidement pris sous le charme de cette voix chaude et vibrante, passant de la confiance à l'engouement, de l'engouement à l'indignation ?

Dès le départ, il s'est trouvé au premier rang de ceux qui ont éclairé les premiers pas de la Mission de France, parce qu'il a été un des premiers à en discerner le charisme. Car M.D. Chenu avait un flair spirituel unique pour pressentir ce qui allait naître et ce qui avait besoin de mûrir.

« Ce qui qualifie ces charismes, au sens propre, disait-il, c'est l'intelligence des conjonctures qui commandent des opérations imprévues, des novations appelées par les mutations de la société humaine. Ce pourquoi leur premier élément est un certain prophétisme, non pour prévoir l'avenir, mais pour avoir l'intelligence évangélique des créativités du monde ».

Ses premiers cours à Lisieux - dont bénéficia également la Mission de Paris - opposaient dans un contraste saisissant : « Une réforme réussie : François d'Assise ; une réforme manquée : M. Luther ». Ceci, sans blesser en rien l'œcuménisme qu'il portait ancré au plus profond de sa chair. Depuis lors, sa puissante activité créatrice nous a accompagnés au milieu des obstacles, nous montrant toujours un espoir à attendre, un avenir à inventer.

Souvenons-nous de la façon dont il a situé le père Augros. Un grand témoin que qualifie et son rôle et ses intuitions premières.

« C'est un séminaire, écrit-il, qui a été le point stratégique de l'opération confiée au père Augros : séminaire : dénomination institutionnelle qui avait fixé en son temps une expérience de réforme ecclésiastique.

L'initiative, avec ses préalables, les premières opérations de mise en place des équipes, l'élaboration d'un nouveau règlement, les contestations, les séductions et les avatars, enfin en 1952 l'élimination du fondateur ; puis pendant de longues années la suspicion - institutionnelle et doctrinale en haut-lieu : autant de tests de la difficile évolution institutionnelle de la formation sacerdotale - qui passe de la chrétienté du Concile de Trente à une église secouée par son ouverture sur un monde imprévu. Comme on sait l'affaire continue ».

Etonnantes perspectives qu'il ouvre devant nous. Le P. Chenu en oublie volontiers qu'il a été à son tour limogé, pour avoir soutenu les prêtres-ouvriers et avoir écrit : *Une école spirituelle : le Saulchoir*. « Pourquoi Rome condamne » vient de le rappeler avec une clarté éblouissante. Mais c'est alors, justement que M.D. Chenu est apparu le plus grand. D'autres ont été brisés littéralement par leur condamnation. Lui en a été au contraire stimulé : « A la bonne heure ! Cela montre que nous sommes bien les membres de cette église qui a toujours peur des prophètes parce qu'ils dérangent comme des enfants terribles ». Voilà bien le mot lâché. Enfant, certes, et enfant terrible à sa manière. M.D. Chenu n'a jamais cessé de vivre de ces paroles de l'Evangile : « Si vous ne redevenez comme des enfants, vous n'aurez pas de place dans le royaume des cieux ». Elle est souvent triste, notre Eglise, parce qu'elle n'est plus composée que d'adultes, sérieux comme des papes, prudents comme des évêques, et vérifiant les moindres virgules de sa doctrine. Pas de place pour la fantaisie nécessaire. Et voilà ce théologien - c'est sérieux un théologien ! - qui vient nous rappeler qu'une famille - l'Eglise est bien une famille ? - comporte aussi des enfants. Et lorsque ce sont des enfants de génie, ils bousculent les plans, interviennent à contre-temps, la joie au cœur, la simplicité sur les lèvres et ils vous disent tout à coup des vérités premières éblouissantes.

Redevenu fréquentable, - expert au Concile, - il ne changera pas sa formule. Présent là où il y avait des contestations, persuadant les responsables que c'est eux qui avaient découvert la réponse qu'il venait de leur souffler, M.D. Chenu est resté lui-même jusqu'au bout, une espérance indéfectible en actes.

Il nous a tellement fait découvrir de vérités neuves que nous ne savons même plus que nous les lui devons. Qu'il veille auprès du Seigneur à susciter de nouvelles vocations de théologiens, imprévisibles et aussi nécessaires que les enfants dans une famille en marche.



Du Divin dans le tissu humain

Hanna QOLTA

L'Esprit est par excellence Celui qui permet à chaque homme d'entendre les Merveilles de Dieu et de les dire dans sa propre langue.

Ce numéro s'ouvre avec des mots venus d'Orient, où la culture arabe, celle de l'Islam et celle de l'antique tradition copte, se mêlent pour dire Dieu.

Ces mots écrits en arabe sont ceux d'Hanna Qolta, Egyptien, né en Haute Egypte, professeur d'arabe, journaliste, curé de paroisse et accompagnant la petite J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Croyante). Il est aujourd'hui évêque auxiliaire du patriarche copte catholique d'Alexandrie.

Quand Dieu se dit à travers même les fibres et les fils de l'existence de l'humanité...

Ils sont solides et robustes ces fils ténus qui courent tout au long de l'histoire sans jamais se rompre... Ils relient les profondeurs de l'homme en tous lieux et en tous temps. Très puissants déjà en l'homme des forêts primitives, chez l'Indien peau-rouge, en tout village, montagne ou désert, ils demeurent puissants dans l'existence de l'homme du XX^e siècle : l'homme qui conquiert l'espace, qui pilote les avions géants, mais aussi l'homme qui continue à aller à dos d'âne dans les villages des campagnes d'Afrique ou d'Asie...

Des fils relient toutes les races humaines, et ils courent à travers tous les âges de la vie : ceux de la gestation, de l'enfance, de la jeunesse et de la vieillesse...

Ces fils sont plus forts que les éléments naturels, plus forts que les différences mises en valeur par la géographie, l'histoire, les sciences politiques ou la biologie.

Comment savoir d'où ils viennent ? Qui les a semés ainsi, perpétuels, au profond de chaque homme ? Qui les maintient malgré les tourments de l'histoire, les guerres, les crises, les maladies ? Où ont-ils commencé ? Que signifient-ils ? Où mènent-ils l'homme ?

J'en choisis trois seulement.

Le fil de l'amour

Le premier est le fil de l'amour. Par ce mot d' " amour " je veux parler d'une énergie créatrice qui se renouvelle et qui est plus forte que toutes les bombes, plus forte que toutes les armes, les maladies et les crises.

L'amour ! c'est le fil mystérieux qui relie tout être humain aux autres. Tout homme, au profond de soi, porte l'amour, a besoin d'amour et aspire à l'amour. Car l'amour, tel que je le comprends, est ce mystère caché qui façonne les profondeurs de l'homme, détermine ses pas, donne sa couleur à la vie, lui donne son goût et son sens, donne enfin à l'homme la valeur pour laquelle il vit. L'amour en l'homme, n'importe quel homme, en tout homme... Qui pourrait rompre ce fil ? qui pourrait effacer l'amour dans la vie d'un homme ?

L'amour dont je parle, cette énergie qui recherche le bien, trouve sa joie dans le don et le sacrifice, s'efforce de servir l'autre homme. Toutes les richesses de l'Occident matérialiste, tous les plaisirs de Paris, toutes les surprises d'Hollywood, tout l'argent du pétrole, tout ce qu'il y a à consommer sur le

marché mondial, rien de tout cela, rien de tout cela ne pourrait remplacer l'instinct d'amour dans la vie de l'homme.

Le fil d'amour qui naît avec l'homme — et dont je ne pense pas qu'il meure avec lui — sa source pourrait-elle être autre chose qu'un plus grand amour ? Pourrait-il être le simple résultat d'opérations chimiques ? Et pourquoi l'homme, seul, se distingue-t-il par cette énergie formidable ? Logiquement il faut que cet amour émane d'un amour plus grand. Ce sentiment sublime qui étreint tout homme à des degrés différents et dans des situations variées, il faut que sa source soit profonde, qu'elle soit un amour infini... Car les fleuves ne prennent pas leur source dans le vide. Les eaux de l'immense océan qu'on ne peut assécher ne baissent pas quand on y puise... La belle nature qui nous entoure, qui incarne pour nous une image de l'amour et du don, comment produirait-elle par elle-même cette beauté et cette splendeur ?

Il faut qu'un Esprit dont la puissance se manifeste dans l'amour, la perfection et la splendeur, déferle toujours sur la nature, les mers et les montagnes... et il faut qu'il déferle d'une manière plus admirable encore dans les profondeurs de chaque homme... Là, je vois Dieu. Il est présent dans ce fil de l'amour ; je le vois vivant, beau, déferlant, mouvant...

Le fil de la Lumière

Le fil de la lumière, de la création, de la pensée qui se renouvelle.

En vérité, quelle merveille tu es, toi, l'homme !

En vérité, quelle merveille, chaque homme !

La longue histoire de l'humanité n'est pas l'histoire des guerres, du racisme ou de la politique, elle n'est pas seulement celle des étonnants progrès scientifiques et des inventions admirables. L'histoire n'est pas seulement celle des conflits dus aux races, au pouvoir, au sexe et à la religion. Il y a aussi une histoire de la lumière, du silence, de la vertu, de l'ascétisme et de la sainteté.

Cette histoire n'est pas moins longue, imposante ou profonde que toute autre histoire.

Qui pourrait nier que l'humanité, en dépit des obstacles et des difficultés, progresse, s'unifie, accède à la lumière ?

Qui pourrait nier que la science n'est pas la seule cause du progrès mais qu'elle-même a besoin de la « vertu » et d'une espèce d'ascétisme et de mystique ? car tout scientifique, en n'importe quelle science, est à un certain degré quelqu'un qui renonce à de nombreuses choses de la vie. Chaque pas en avant que fait l'humanité, elle le fait, non par la seule science ou la seule matière, mais par l'incandescence de la pensée, par la sincérité, l'amour et l'espérance. Il y a un fil de lumière dans les profondeurs de l'homme qui le pousse à chercher la Vérité, la Justice, la Liberté et l'Égalité.

Dans toutes les crises du monde, dans ses guerres et ses époques de ténèbres, la lumière illumine des hommes prodigieux, en tous lieux et en tous temps.

D'où leur vient cette force ? d'où est né en eux cet Esprit, où est l'origine de ce fil ?

Quant à moi, là, je vois Dieu.

Dans le cœur de chaque homme qui pense, qui crée, qui se sacrifie, qui s'oppose au mal, qui combat pour la fraternité, la liberté, l'égalité.

Je vois Dieu comme le point de départ du fil de Lumière dans l'histoire de l'humanité.

Tous les moments sombres de l'histoire, toutes les obscurités du mal, toutes les ténèbres des longues nuits, tout cela n'a pas éteint la flamme qui brille dans les profondeurs de l'homme.

Quelle est la source de cette flamme, flamme de la vertu, flamme de la vérité, de la justice, de la liberté ? D'où tire-t-elle cette force dont l'éclat n'a

pu être terni par la durée des temps ? Eclat de lumière éternelle aux profondeurs de l'homme qui la reçoit de la Lumière céleste, éclat que personne ne pourra éteindre.

Le fil de la souffrance

Un autre fil relie tout homme, c'est celui de la souffrance. L'homme souffrant en tout temps, l'homme souffrant en tout lieu, de toutes sortes de souffrances : profond mystère de la souffrance... Toutes les sortes de souffrances psychiques, corporelles, mentales et aussi spirituelles. C'est une autre histoire de l'homme que l'histoire de ses souffrances.

Toutes les langues du monde ont des mots pour désigner la réalité de la souffrance : cela signifie que nous sommes un « homme souffrant ». La souffrance serait-elle jumelle de l'existence ? Serait-elle une des sources de la vie, un mystère ? un but ? Voyez les maladies, les catastrophes, les échecs, et, sommet de la souffrance, la mort !

La souffrance est un fil tenace qui lie toute l'espèce humaine car l'homme est une « créature qui manque ». Il manque de quelque chose dans son être ; rien ne le rassasie, rien ne lui suffit, rien ne réalise son bonheur. Quel étonnement devant cet homme ! En dépit de tous ses succès, c'est un succès tragique. Ce qui veut dire d'abord que tout succès a des côtés douloureux et qu'il faut en payer le prix.

La vie aussi est défectueuse : rien n'est parfait en elle, tout en elle comporte des failles :

la santé n'est pas perpétuelle,

l'argent ne donne pas l'amour,

l'amour ne protège pas de la maladie et de la mort : équations compliquées et difficiles.

Mais je vois Dieu dans cette difficile équation. Je ne le vois pas, comme certains, en quelqu'un de cruel ou de mauvais. Mais, dans les souffrances, je vois Dieu qui envoie un message à l'homme ; comme s'il lui disait : « L'humanité est une seule famille en exode, soumise à des lois. Et cet exode est un exil. Toute chose en cette vie d'exode est déficiente et inachevée ». La souffrance est un mystère, une sagesse, un message, une loi, un appel. Il n'est pas possible de comprendre le pourquoi de toute chose et la souffrance est une réalité dense et véritable. Oui, nous ne comprenons pas le pourquoi de la souffrance, mais nous comprenons que la souffrance est la loi du progrès et qu'elle est le prix de l'évolution. Sans aucun doute, l'homme qui souffre est davantage conscient de l'humanité.

Il te faut prendre la route de la souffrance dans l'histoire de l'homme : tu entendras les pleurs, tu verras les larmes et le sang, tu verras toutes sortes de détresses, mais tu verras aussi comment, en bien des cas, la souffrance fut un rayon de lumière vers la vérité, la justice, l'égalité entre les hommes.

Le Christ, visage de Dieu

Enfin, le Christ, Image vivante et tangible de Dieu.

Ainsi paraît le Christ à travers la révélation messianique : l'amour divin incarné. Son évangile est amour, sa vie est amour, son comportement est amour car il est « le plus grand amour » qui a pris chair comme un homme semblable à nous, mangeant, buvant, souffrant et mourant.

Jamais au grand jamais le Christ et son mystère n'ont blessé l'Unité de Dieu. Dieu est Un. Le Christ est seulement l'explicitation et l'interprétation de l'Unité !

Le sommet de l'amour est dans le Christ et dans sa Parole. Ceux qui croient au Christ, s'ils ne sont pas remplis d'amour pour tout homme, toute chose, n'ont rien compris au Christ.

Par le Christ nous comprenons quel est ce fil permanent qui relie tous les hommes ; le fil de l'amour sans lequel la vie ne peut durer, sans lequel la science et le progrès sont inutiles. Toute chose n'a de valeur qu'en proportion de l'amour reçu ou donné.

Par le Christ nous comprenons le fil permanent, fil de lumière, qui conduit à la vraie liberté, à la justice, à la pureté intérieure, afin que l'homme soit tout entier rayonnant par sa connaissance et non homme dans l'égoïsme, l'isolement, la haine, le fanatisme ou l'orgueil.

Par le Christ nous comprenons le fil de la souffrance, car c'est le Prince des souffrants et des martyrs. Il a souffert non par amour de la souffrance, mais parce que la souffrance est un message de vérité et de sainteté. Il a souffert, il a été crucifié et il est mort, non pour accomplir seulement la parole des prophètes de l'Ancien Testament, mais pour dévoiler qu'il y a une crise de l'homme en tout lieu, car il refuse la souffrance et la fuit alors qu'elle est un message, une partie inhérente à la nature humaine. En face du mot « humanité » nous pouvons poser le synonyme de « souffrance ».

Je contemple le Christ comme le Corps de Dieu dans l'histoire de l'humanité car nous ne pouvons pas voir Dieu et personne n'a jamais vu Dieu. Mais nous avons vu le Christ, et par lui et en lui nous avons vu que Dieu est Amour, Lumière, Souffrance qui purifie.

Dieu...

En tout homme qui aime, qui éclaire le chemin d'un autre homme, qui souffre, en tout temps et en tout lieu... en lui se sont incarnés la beauté, le don, le désir.

Dieu... dans le Christ : Amour, Lumière, Souffrance.

Entre les mains de Dieu

Jean-Marie PLOUX

Dilemme : comment un disciple du Christ peut-il justifier son attachement au Christ et reconnaître pourtant la vérité d'autres religions ou voies d'humanité ?

Jean-Marie Ploux, sollicité par la Région Provence, fait part de l'état actuel de sa réponse personnelle.

Elle s'articule en quelques points majeurs :

- récuser la revendication que fait le Christianisme d'une sorte de « brevet d'exclusivité » en matière de révélation et de connaissance de la vérité ;
- ne pas enfermer la Parole de Dieu dans le seul Jésus-Christ ;
- rendre sa largeur et sa profondeur à la présence de l'Esprit ;
- ce qui conduit à porter un regard critique sur la conception de Dieu comme : « Tout Autre ».

Une réponse personnelle

« De multiples manières, nous reconnaissons la validité de voies spirituelles autres que chrétiennes... ». Est-ce si sûr ?... Mais ainsi commence la question posée à tous par le Conseil de Mission.

Le point de départ de cette question est, en effet, déterminant. Il n'est ni évident, ni naturel de reconnaître la validité d'autres voies spirituelles. Les fils d'Abraham y semblent souvent moins préparés que tout autre.

Des voies spirituelles autres... encore faut-il les avoir rencontrées, non croisées. Ou plutôt, il faut avoir été rencontré par elles au point qu'elles aient posé question, ébranlé nos certitudes ou la forme de nos certitudes. Certains s'effraient, peut-être à juste titre, de telles conséquences... Mais, si l'on a été pris dans la rencontre, il faut bien, ensuite accepter d'en porter et d'en assumer les ondes de choc.

Qu'on m'entende bien : je ne prétends nullement qu'il faille partir de rien pour rencontrer l'autre ; ni qu'il soit possible d'embrasser la totalité des voies spirituelles à partir d'un point neutre qui permettrait de les jauger et de les juger. Je suis persuadé, au contraire, qu'une voie ne se révèle qu'à celui qui l'emprunte, et qu'il faut marcher sur un chemin d'homme pour savoir où il mène et comment il y conduit... Mais je suis également persuadé qu'une communication et peut-être une communion sont possibles si l'on baisse la garde instinctivement levée quand on est mis en face de la différence.

Certains craignent que notre attachement à la vérité ou, pire, redoutent que la vérité même se dissolvent dès lors qu'on accepte en soi-même la présence questionnante des autres. Ils ont peut-être raison. Mais, pour moi, la question n'est pas d'avoir tort ou raison. J'essaie simplement de rendre compte, honnêtement, de mon chemin personnel : Etre aussi honnête dans la démarche que cet étudiant musulman Egyptien qui m'écrivit : « On ne sait pas quand on va mourir. C'est pourquoi il faut chercher, vite, avant que la vérité nous manque et nous échappe... Cherchons la vérité quelle qu'elle soit. Même si cette vérité est difficile, moi, je suis prêt à l'accepter ; même s'il faut changer ».

Premières démarches

J'ai cru en Dieu avant de croire au Christ et, depuis ma jeunesse, j'ai toujours été intéressé et interrogé par les autres religions. Il m'a donc fallu situer ces autres voies en référence à la voie chrétienne, et ma ligne de solution oscillait entre deux positions :

● La première, dans la ligne d'Augustin et de Pascal, affirmait la vérité du Dieu d'Abraham et de Jésus-Christ en face du Dieu des philosophes (désisme) ou du Dieu des religions. Celles-ci apparaissent comme les fausses réponses à une vraie question, à un authentique désir de Dieu. Une des formes de cette solution consistait aussi à dissocier foi et religion et à réserver le terme de « foi » au seul christianisme.

● La seconde, dans la mouvance de Teilhard ou de K. Rahner, par exemple, situait les autres voies religieuses :

— soit comme convergences vers une Vérité qui se dévoilerait au terme de l'histoire et par elle, bien qu'elle soit déjà apparue en Christ,

— soit comme des réalités déjà mystérieusement chrétiennes et dont la vérité chrétienne serait reconnue au dernier jour.

Trois rencontres

Or, trois rencontres m'ont dérouté et conduit à explorer une autre voie :

● Le fait d'être immergé dans l'Islam :

— J'ai rencontré des croyants authentiques, fascinés par une autre Ecriture et une autre Tradition, rayonnants d'humanité. C'étaient des frères.

— La religion de l'Islam m'a renvoyé en miroir la place qu'une religion, à prétention universelle, assigne aux autres... au mieux : un strapontin pour passager clandestin ; au pire : pas de place du tout.

● La rencontre de bouddhistes dont la recherche spirituelle et la transparence d'existence s'accom-

pagnaient d'un grand silence sur Dieu, voire d'une sorte d'athéisme. Leur lecture, non prévenue, de la Bible m'a ouvert les yeux sur la violence qui la traverse, sur la conception nationaliste de l'élection, sur la tendance impérialiste des monothéismes, etc.

● L'itinéraire de chrétiens devenus agnostique ou déistes, comme la rencontre d'humanistes honnêtes, engagés pour l'homme, sans référence à Dieu, ou croyants en un Dieu qui n'était pas celui de la Bible.

La Question de la vérité

Le dialogue vrai et la rencontre respectueuse de l'autre posaient inéluctablement la question de la vérité à partir du moment où, dans ce dialogue et cette rencontre, je ne me contentais pas de retenir ce qui était semblable, ou de ramener au même (ce que je croyais) ce qui était différent (ce que l'autre croyait).

Critères de vérité

Je ne puis entrer ici dans le détail de cette question. Mais il me semble qu'elle est sans solution si l'on retient, pour évaluer toute voie vers la vérité un critère issu d'un système fondé sur une « révélation ». Celle-ci en effet implique la foi. Ainsi seuls ceux qui partagent la foi de l'Islam accèdent à la vérité selon l'Islam et sont reconnus par les musulmans comme marchant dans la vérité. Il en va de même des juifs, des chrétiens ou d'autres croyants. Chacun est cantonné dans le champ clos de sa vérité, à moins que l'objet de cette révélation puisse être connu par ce qui est commun à tous, la raison ; et c'est, en effet, ce que le Concile Vatican I a réaffirmé, suivant en cela saint Thomas

d'Aquin. Reste alors à articuler connaissance et révélation... Au delà de la connaissance (raison) et de la révélation (foi), je dirais volontiers que Dieu est objet de reconnaissance, ce qui nous situe sur le registre plus profond et plus intime du dialogue de la conscience et des signes quand la conscience s'inquiète de l'ultime...

Pour l'heure, quand j'interroge la vérité d'une voie religieuse, je fais intervenir deux critères :

— le premier, d'ordre éthique, est un critère d'existence et se trouve formulé au chapitre 25 c Matthieu, reprenant Isaïe 58, 7-11. Il fait écho bien d'autres humanistes et hommes de sagesse

— le second est la capacité de la foi à dialoguer avec la raison et avec les autres voies spirituelle. Relève de ce registre, par exemple, le dialogue de la foi avec la définition progressive des Droits de l'Homme.

Le terme d'une quête de la vérité

Au fond, l'essentiel se résume toujours en peu de choses :

● Toute voie vaut par ce à quoi elle conduit. La réalité dernière, c'est Dieu. Si, en termes johanniques, le Christ est la Porte, le Chemin, la Vie, ou la Vérité, il l'est dans la mesure où il conduit à Dieu, et il s'efface dans ce passage :

● Mais Dieu, réalité dernière, n'a de sens et de vérité que si c'est pour la vie et la liberté de l'homme et de tous les hommes ;

● C'est l'amour du prochain qui vérifie l'authenticité de l'amour pour Dieu, et c'est sur cet amour que tout homme sera jugé.

La vérité, c'est le Christ

Si l'on affirme sans plus de nuance que la Vérité ne s'atteint que par la révélation et que le Christ est cette révélation de l'homme et de Dieu parce qu'il est l'unique médiateur, on ne reconnaît la va-

lidité des autres voies spirituelles que de manière partielle ou subordonnée. En effet, à moins d'être exclues, elles ne peuvent être reconnues que dans un mouvement d'inclusion c'est-à-dire dans une situation interne au christianisme

— soit comme voies convergeant vers la Vérité du Christ,

— soit comme ébauches ou préparations de cette Vérité,

— soit, enfin, comme cette Vérité même, mais non reconnue, implicite, inconsciente.

Dans les figures d'inclusion, il nous appartient alors de dire de quelle manière le Christ concerne effectivement les non-chrétiens, et ceci dans un langage contemporain qui leur soit audible et qui respecte la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes. Mon expérience, je l'ai dit, m'a conduit à explorer une autre voie...

Une autre perspective

Encore une fois, tout tient dans le point de départ. Je pars d'un regard considérant les diverses voies religieuses ou spirituelles — les quêtes humaines de la Vérité — comme autant de chemins vers la vérité de l'homme, du monde et de Dieu.

Cela me conduit à refuser de faire de la voie chrétienne la voie absolue ou l'unique voie et donc à la relativiser. Cela ne signifie nullement qu'elle n'ait aucune valeur, ni que tout se vaille. Il faut sortir de l'alternative du tout ou rien...

Reste donc à rendre compte de la spécificité chrétienne et de sa prétention à l'universalité.

Jésus et les Samaritains

Dans cette perspective, je propose une lecture des textes évangéliques qui mettent en relation Jésus et les Samaritains. En effet, sans être nombreux, ces épisodes sont hautement significatifs.

Mais pourquoi les Samaritains ?

Pendant longtemps, il m'a semblé que l'Évangile nous laissait fort démunis pour penser la réalité de l'islam et la nature de son rapport au Christianisme, puisqu'il est venu six siècles plus tard. Cependant, on peut établir une certaine analogie entre les rapports des Juifs aux Samaritains et celui des Chrétiens aux Musulmans.

En effet, bien qu'ils croient au même Dieu, les Juifs considèrent les Samaritains comme des hérétiques et des gens impurs. Après la chute du Royaume du Nord, en 722, la Samarie a été peuplée d'un mélange de populations d'origine païenne. Mais, comme il arrive souvent, les conquérants ont suivi la religion du peuple conquis et ils ont adopté la foi au Dieu d'Israël. Seulement ils ne reconnaissent comme Écriture que les cinq livres de la Torah, refusent le temple de Jérusalem et ont construit leur sanctuaire sur le Mont Garizim (330-128 av. J.C.). L'attitude commune des Juifs vis-à-vis des Samaritains nous est donnée en Mt 10, 5... « Ne prenez pas le chemin des païens, n'entrez pas dans une ville de Samaritains ». (Lc 9, 51-56 montre comment Jésus se démarque de cette attitude).

Luc 10, 25-37

L'épisode rapporté en forme de parabole, est bien connu sous le titre du « bon Samaritain ». Il intervient après la confession de foi par laquelle Pierre affirme reconnaître en Jésus le Christ de Dieu (9, 20), alors que Jésus lui-même reconnaît et amplifie la portée de cette affirmation (10, 21). C'est dans ce contexte qu'un légiste pose la question de l'essentiel et de l'ultime. Jésus renvoie alors non

pas à sa parole, mais à l'enseignement de toujours, consigné en Dt 6, 5. Puis, se démarquant du prêtre juif et du Lévite, il donne en exemple un Samaritain, en ajoutant : « Va et, toi aussi, fais de même ».

Luc 17, 11-19

Le deuxième texte nous présente dix lépreux, dont un Samaritain, tous confondus dans la maladie et l'exclusion. La valeur exemplaire de l'événement est soulignée par le fait que Jésus y est appelé « Maître », seul cas en Luc où ce titre est donné par un autre que les disciples. Neuf, guéris, sont allés aux prêtres et sont restés prisonniers de leur pratique cultuelle. Le Samaritain, seul, revient sur ses pas pour rendre gloire à Dieu. Il lui dit, sans autre précision : « Va, ta foi t'a sauvé ».

Jean 4, 5-40

Enfin, chacun a en mémoire l'épisode de la rencontre entre Jésus et une Samaritaine. La mention du puits de Jacob dit assez la référence des Samaritains au Dieu d'Abraham... Pourtant il y avait rupture entre Juifs et Samaritains. Dans son geste pour demander à boire, Jésus franchit les barrières et brise l'exclusive. Dans ce dialogue entre l'eau du puits et l'eau de source, c'est Jésus qui prend l'initiative et demande à recevoir de l'autre cette eau qui est symbole de la vie... C'est dans cet échange qu'il intervient comme révélateur de vérité au cœur de l'univers des Samaritains, de telle sorte qu'adorant en esprit et vérité, ni à Jérusalem ni au Mont Garizim, ils deviennent eux-mêmes source jaillissant en vie éternelle.

En aucun de ces trois passages il n'y a « récupération » de la démarche ou de la foi des Samari-

tains. Mais, dans la rencontre du Christ, ils sont renvoyés à la pleine vérité de leur démarche et de leur être. D'où vient alors que, qualifiant le Christ d'unique médiateur, on entende que ce soit à l'exclusion de toute autre médiation ? D'où vient qu'en face de la voie chrétienne les autres voies, les voies « samaritaines », ne puissent être reconnues pour elles-mêmes ?

L'unique médiateur

Cette manière de s'exprimer pour parler du Christ me paraît fonctionner sur trois registres :

- celui de la connaissance et de la révélation, qui répond à la question de la vérité ;
- celui de la création, qui correspond à la question de l'être ;
- celui du salut, qui répond à la question du mal.

Que! que soit le registre envisagé, Jésus Christ est présenté comme le seul et l'unique par qui sont donnés la connaissance de Dieu, l'accomplissement de la création et le salut véritable. Je ne mets en cause ni le caractère particulier du Christ et de sa mission ni le fait qu'il soit le fondement de la démarche chrétienne. Comment pourrait-on encore parler de démarche chrétienne si Jésus-Christ n'y tenait une place unique ? s'il n'était la clef de lecture de la relation de l'homme à Dieu ?

Ce qui m'interroge et m'arrête c'est l'attribut d'unicité exclusive qui lui est conféré. Pourquoi faut-il qu'il soit le seul ? Qu'est-ce qui nous oblige à cela ?

Il me semble que la source de cette revendication réside dans une conception préalable des rap-

ports de l'homme à Dieu. On a posé ou plutôt, au sens propre du mot, supposé une rupture entre l'homme et Dieu. Leur altérité a été pensée comme une altérité d'extériorité, de bloc à bloc. Dieu est pour l'homme le Tout Autre : cette affirmation, traditionnellement étayée par l'invisibilité de Dieu, se renforce aujourd'hui du sentiment de son absence, tant il semble effacé ou en voie d'effacement du paysage culturel de notre société. Et tout le monde cite à l'envi cette phrase : « Dieu a créé le monde, comme l'océan a laissé émerger les continents, en s'en retirant ».

Cependant la distance est inégale : dans sa Toute-Puissance et dans sa liberté, Dieu peut passer de la rive de la divinité à celle de l'humanité alors que l'homme est abandonné sur la rive de l'humanité.

Dans ces conditions, c'est vrai, si l'on veut établir une relation de l'homme à Dieu, il faut poser un médiateur dont le caractère d'exception est à la mesure de l'infinie distance qui sépare l'homme et Dieu.

Contre l'infirmité de la connaissance, il apporte la certitude de la révélation.

Contre la distance initiale de la création, il inaugure la nouvelle création.

Contre la rupture du péché, il apporte la réconciliation par la Rédemption.

Or je ne vois pas ce qui impose cette conception préalable des rapports de l'homme et de Dieu. Elle me paraît relever d'une vision métaphysique et nullement ressortir à la tradition biblique. Même si l'on refuse d'accorder crédit aux expériences religieuses des hommes, même si l'on répugne à re-

connaître la validité des multiples voies spirituelles suivies par l'humanité, la tradition biblique au moins devrait convaincre que la relation de l'homme à Dieu est d'origine et de toujours.

Qu'on m'entende bien : je ne nie pas la différence homme-Dieu. Je dis qu'elle est seconde par rapport à une unité première, et que leur relation suppose une distance essentielle inscrite sur une unité sans laquelle ni la distance ni la relation n'auraient de sens. C'est d'ailleurs ce qui permet à Vatican I de dire que Dieu peut être connu par les voies de la raison. Alors, si l'on prend cette affirmation dans sa plénitude, on accepte de dire que Dieu est objet de connaissance (par la méditation sur soi, sur la nature) et donc qu'il y a plusieurs voies pour accéder à Lui.

Mon attachement au Christ

A ce point de ma réflexion, se pose inévitablement la question de confiance, celle que le Christ pose dans l'Evangile à chacun de ses disciples : « Pour vous, qui suis-je ? ».

Pour moi, il est l'accomplissement de l'homme ; le Fils de l'Homme. Il est totalement livré à Dieu et aux Hommes, sans réserve et dans une pleine liberté. C'est en cela qu'il est pour moi Parole de Dieu. Dans leur attente d'un Messie, les disciples l'ont reconnu Messie de Dieu ou Fils de Dieu. Dans mon attente d'un chemin de vérité vers l'homme et vers Dieu, il est pour moi Chemin et Vérité. Suivre le Christ c'est s'engager dans un style de rapport à Dieu et aux hommes tel qu'il permet de marcher vers la Vérité, de faire advenir la Vérité. La Vérité

en effet n'est pas un énoncé intemporel qu'il faudrait actualiser. Elle se fait dans une démarche d'engagement et de dialogue, dans une vie et une histoire où la distance critique brise le cercle fermé des certitudes. Ceci se dévoile dans la vie de Jésus assumant la tradition humaine et religieuse du judaïsme et s'en démarquant pour la rendre à la pureté de son mouvement et la révéler dans la plénitude de son sens. Comme il le dit lui-même, il n'est pas venu abolir la Loi mais l'accomplir, et pourtant cela s'effectue dans un : « on vous a dit... et moi je vous dis... ». D'où la question : « Par quelle autorité fais-tu, dis-tu cela ? quels sont les signes que tu donnes ? ». On connaît la réponse : pas d'autre signe que celui de Jonas (Lc 11, 29-32).

Jean 10, 5 : « Je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands mais les brebis ne les ont pas écoutés. Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. Il ira et viendra (= liberté) et trouvera de quoi se nourrir (= vie) ».

Comment comprendre un texte aussi radical ? sinon que, pour ses disciples, Jésus donne la clef d'une existence pour la vie et la liberté ? Moi aussi, à mon tour, j'essaie de marcher à la suite de cet homme. Parce qu'il a vécu ainsi, qu'il est mort pour cela, et que Dieu a ratifié la vérité de cet engagement dans la Résurrection, je reconnais en Lui la Parole de Dieu. Faut-il pour autant et immédiatement extrapoler et, parlant « théologie », dire qu'il a été cet homme-là parce qu'en Lui Dieu s'est engagé ? Sans doute, mais à condition de dire aussi que Dieu est engagé en tout homme qui Le connaît en tout homme qui fait la vérité, en tout homme qui « cherche avec droiture et dont Dieu seul connaît

la foi » car Dieu « est venu en aide à tous les hommes pour qu'ils le cherchent et puissent le trouver ». Sans cela, je vois immédiatement à quelle intempérance de langage et à quelle exclusive peut conduire une théologie qui part d'en-Haut et, prétendant parler du point de vue de Dieu, limite Son engagement à la seule existence de Jésus.

C'est pourquoi, avant d'aller outre, je voudrais résister et affirmer encore que le témoignage évangélique, si pétri de théologie qu'il soit, demeure le fondement de toute démarche de disciple et qu'en-

delà de toute construction théologique il faudra toujours revenir là. Je voudrais redire aussi que le Maître qui conduit les disciples à Dieu comme à leur Père, s'efface et s'accomplit dans ce Passage.

Alors, s'il faut dire du Christ qu'il est l'unique médiateur, nous le dirons d'abord pour nous qui essayons d'emboîter ses pas. Et, s'il faut tenir cela pour tout homme, nous devons dire dans le même temps qu'il n'est pas l'unique médiation. Mais cela n'est possible, à mes yeux, que dans une vision trinitaire.

Une vision Trinitaire

J'emprunte les linéaments de cette vision trinitaire à saint Irénée. Sans doute, l'arrière-fond du combat de saint Irénée contre les hérésies nous est-il devenu très étranger mais sa manière de concevoir le rapport de Dieu à l'homme dans une perspective trinitaire me paraît très éclairante.

Ad. Haereses II 6, 1

« ... La Réalité invisible qu'est Dieu, étant puissante, procure à tous une grande intelligence et perception de sa souveraine et toute puissante transcendance. Dès lors, même si « nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, ni le Fils si ce n'est le Père et ceux à qui le Fils les aura révélés », néanmoins, tous les êtres connaissent cette Réalité invisible elle-même qu'est Dieu, puisque le Verbe, inhérent aux intelligences, meut ces êtres et leur révèle qu'il existe un seul Dieu, Seigneur de toutes choses ». (Cf aussi III 25, 1 - IV 6, 6, etc.).

Lorsqu'il évoque Dieu comme « Père », Irénée vise le fondement ultime, la Source, l'Invisible, l'Inconnu au-delà du Verbe, ce qu'aucun homme n'a jamais vu et ne saurait voir sans mourir. Le chapitre 20 du livre IV de l'Adversus Haereses exprime magnifiquement cette vision où Dieu, « selon sa grandeur, est inconnu de tous les êtres faits par lui... alors que selon son amour, il est connu en tout temps grâce à Celui par qui il a créé toutes choses » (20, 4).

Or Dieu est accessible à l'homme par une double médiation, les « deux mains » de Dieu, selon la métaphore de IV 7, 4 :

— l'Esprit prête son assistance, le Fils fournit son ministère.

Le Fils ou la Parole (Logos) est ce qui parle de Dieu, ou qui l'exprime dans la création, chez les prophètes, dans la Loi et en Jésus-Christ qui en est la manifestation accomplie.

L'Esprit fait voir à l'homme ce que le Verbe manifeste de Dieu. Irénée l'assimile à la Sagesse (Sophia) de l'Ancien Testament (II 30, 9 - IV 7, 4), et il a partie liée avec la raison de l'homme (V 8, 2).

Or c'est de propos délibéré qu'Irénée assimile Esprit et Sagesse, et en sachant qu'il se réfère ainsi non seulement à la droite ligne de l'expression d'Israël mais à tout ce que le courant de la Sagesse et de la Philosophie lui ont apporté. De même, s'il ne fait aucun doute pour Irénée que Jésus soit la plénitude de la manifestation du Verbe, celui-ci est aussi engagé dans la création et chez les prophètes. Si bien que Platon, par lui, a pu connaître Dieu (III 25, 5). « Le Christ, en effet, n'est pas venu pour ceux-là seuls qui, à partir du temps de l'empereur Tibère, ont cru en lui ; et le Père n'a pas exercé sa providence en faveur des seuls hommes de maintenant, mais en faveur de tous les hommes sans exception qui, depuis le commencement, selon leurs capacités et en leur temps, ont craint et aimé Dieu, ont pratiqué la justice et la bonté envers le prochain, ont désiré voir le Christ et entendre sa voix » (IV 22, 2). Tout homme est ainsi sollicité par le Verbe et travaillé d'inquiétude par l'Esprit.

Ce n'est pas en se retirant du monde que Dieu donne place à l'homme dans une logique de concurrence, mais en faisant vide en lui-même, en creusant en lui-même un espace où l'homme puisse vivre. Ex 33, 21-22 : « Le Seigneur dit : Voici un lieu près de moi. Tu te tiendras sur le rocher. Alors, quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher, de ma main je t'abriterai tant que je passerai. Puis j'écarterai ma main et tu me verras de dos, mais ma face, on ne peut la voir ». Ces images expriment la rencontre de Moïse et de son Dieu.

A travers elles se dessine toute rencontre de l'homme à Dieu. Ce rocher d'où jaillit l'eau vive (Nb 20 8 ; Is 48, 21) et qui, selon une tradition rabbinique suivait Israël, saint Paul y voit le symbole du Christ déjà présent en Israël (I Co 10, 4) alors que l'eau est figure de l'Esprit (I Co 12, 13 ; Cf. Jn 3, 5).

Connaissance et révélation

Je reviens alors sur le premier registre évoqué plus haut : celui de la connaissance et de la révélation. Sur la base de la distinction justifiée entre foi et religion, certains ont cru pouvoir mettre la voie chrétienne du côté de la foi et cantonner les autres voies dans la religion. Un simple regard porté sur la vie chrétienne dément ce partage comme mode mais sans fondement dans la réalité.

De même, on peut être tenté de retenir la notion de « Révélation » pour la voie judéo-chrétienne et de rassembler sous le terme de « connaissance » toutes les autres voies d'approche de la réalité divine. Ceci me paraît contraire à toutes les affirmations de la Tradition (Cf. Vatican II, Dei Verbum : à 6, et réf. à Vatican I et 2^e Concile d'Orange).

Connaissance et révélation jouent dans toute approche de Dieu, qu'elle soit chrétienne ou non. Ce sont les deux faces d'une unique réalité. On pourrait peut-être suggérer que la connaissance signifie le mouvement de l'homme écoutant en lui la voix de l'Esprit, alors que la révélation, sur le registre des signes, désigne l'engagement de Dieu.

Tout homme peut connaître Dieu s'il écoute en lui la voix de l'Esprit et pose les questions du sens et de l'ultime : pourquoi ? vers quoi ? Que ce soi

par la contemplation de l'univers — au-delà de son explication scientifique — que ce soit par la méditation sur soi-même dans un détachement des apparences illusives, que ce soit par le chemin de la beauté ou de l'amour, il peut accéder à Dieu. Mais il peut aussi être prisonnier de l'imaginaire, se dissoudre dans le panthéisme, s'enfermer dans le narcissisme ou, par projection, s'évader dans des représentations fantasmatiques qui devraient satisfaire son désir en répondant à ses besoins. Ce sont les risques de l'idolâtrie : La connaissance peut dégénérer en un savoir ; la main tendue vers Dieu peut s'avérer captatrice.

La révélation intervient alors comme la voix de l'Autre qui, à travers le témoignage d'un autre homme, répond et déroute. Au prix d'un renoncement à l'effet de miroir, d'un renoncement à être la source, s'opère un décentrement qui ouvre à l'Autre pour lui-même. Relation de gratuité et de présence sans captation, sans désir de posséder. Accueillir la révélation c'est accepter de voir en des signes l'action de l'Autre, c'est accepter d'écouter sa voix en des paroles d'homme (Jn 14, 10) car, d'une certaine manière, tout homme qui croit est instrument de la révélation pour les autres hommes (Jn 14, 12).

Si le Christ est pour moi la plénitude de la révélation, c'est qu'il accepte et réalise en plénitude la connaissance de Dieu. Mais la connaissance de Dieu c'est, indissolublement, la Transfiguration et la mort sur la Croix, la lumière et l'obscurité (Mc 8, 7 et 15, 39). Dans la fidélité de sa vie et de sa mort, il est le signe éloquent de la présence de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme. Sa foi (Heb 12, 2) et sa connaissance de Dieu (Jn 17, 25) rejoignent en moi le mouvement intérieur en le décentrant. L'Évan-

gile m'invite chaque jour à me détourner de l'idolâtrie, à ne pas me faire source, mais à répondre à l'appel de l'Esprit qui oriente vers la Vie, vers l'Autre, là-bas, au cœur et à la limite.

Mais si le Christ est pour moi révélation unique, il demeure que tout homme qui croit, que tout homme qui aime est, à la mesure de sa foi et de son amour, médiation de Dieu car Dieu s'y révèle (1^{re} Epître de Jean). Nous allons toujours de la lumière à la lumière (Ps 36, 10), de la foi à la foi (Rm 1, 17), de la grâce à la grâce (Jn 1, 16).

Dans ce mouvement d'une connaissance, fondée sur la raison et la sensibilité, mais livrée à elle-même, l'homme risque de rester prisonnier d'un monologue. Mais la révélation isolée de la connaissance, considérée comme une entité extrinsèque, surplombant l'homme, risque de n'être que la voix de l'institution qui, par elle, s'auto-justifie et justifie son pouvoir sur les hommes. Quel danger alors quand le Magistère en est l'interprète et le garant ! Il faut tenir un rapport dialectique entre connaissance et révélation. Car si la révélation est la voix de la désillusion, la connaissance est la voie de la liberté. C'est à leur jointure que l'homme reconnaît Dieu.

L'altérité de Dieu, alors, ce n'est pas la distance, encore moins l'étrangeté ; c'est le fait que Dieu soit ce que l'homme dit, confesse et exprime de lui, et qu'il soit autre que cela. Dieu livré et Dieu qui échappe. Dieu qui fait vivre et Dieu qui attend au-delà de la mort...

La Mission

Ainsi chaque homme chemine entre les mains légères de Dieu : l'une, Esprit, de discrète présence

et d'appel au dedans de nous ; l'autre, Parole, semant les signes de sa présence au long des temps.

Cela ne signifie pas que la mission soit vidée de son contenu. Elle est à la fois dialogue et témoignage.

Au sens le plus profond, c'est le dialogue de l'Esprit et du Verbe dans l'histoire des hommes. Et ce dialogue passe par celui des hommes. Nous sommes devancés par l'Esprit d'inquiétude et par les semences du Verbe. C'est pourquoi l'Evangile parle des missionnaires comme de moissonneurs et non de semeurs...

Les chrétiens sont appelés à être disciples du Christ, ils se sont même engagés à faire Corps avec lui dans l'histoire, acceptant les risques et l'appel d'une configuration sacramentelle. C'est leur responsabilité d'Eglise : donner chair et voix au Christ Ressuscité, par le témoignage qu'ils lui rendent comme au témoin fidèle (Ap. 1, 5 ; 3, 14).

Dans cette marche commune des hommes vers la vérité, nous devrions manifester la liberté et la vie reçues dans cette suite du Christ. D'autres alors désireront peut-être vivre de l'Esprit, en leur propre voie, comme le Christ a vécu de l'Esprit du Père sur sa propre voie. A leur manière et dans leur vie, ils se feront disciples du Christ, rejoignant sur la route du Royaume les Samaritains et les

païens qui ont adhéré à la Parole du Messie. Nul ne sait à quels bouleversements cela les conduira dans leur manière de vivre et de croire. Mais la suite du Christ et la fidélité à l'Esprit, quand elles sont réelles, ne bouleversent-elles pas également le Christianisme ? Je songe à François d'Assise et à bien d'autres témoins de notre temps.

Dans ce dialogue il est bien vrai de dire que le Dieu de Jésus-Christ est autre que celui des philosophes et des savants, des religions et des sages : car, dans sa manière de se rapporter à lui et aux autres hommes, Jésus-Christ nous en révèle le visage captivant et déroutant.

Pourtant c'est bien le même Dieu, pressenti et servi, peut-être asservi parfois, dans les différentes voies spirituelles où marchent les hommes. Jésus-Christ est proposé alors comme celui qui restaure et accomplit la justesse et la vérité de la relation des hommes à Dieu mais il n'est pas l'inventeur de cette relation.

Tout cheminement entre connaissance et révélation, toute théologie — chrétienne ou non — a besoin des autres théologies, recherches de Dieu et de l'homme, pour ne pas s'enfermer dans la suffisance, pour se rappeler sa destination dernière : Dieu dans la liberté de ses dons et les hommes dans la liberté de leur réponse.

Un souffle de Pentecôte

Daniel PERROT

L'Esprit Saint aux racines de la Mission de France... sur un tel sujet, pouvions-nous trouver meilleur témoin que le Père Daniel PERROT ?

Il fit partie de la première équipe chargée du lancement du séminaire de Lisieux aux côtés du Père AUGROS...

Après la fermeture du séminaire, en 1953, c'est à lui que fut confiée la charge de Délégué Général pour la Mission de France. A ce titre il la sauva en étant l'un des artisans principaux du statut obtenu de Rome en 1954.

Les lecteurs trouveront dans son livre : « Les fondations de la Mission de France » Cerf - 1989, la relation de ces pages de notre histoire.

A la manière des Actes

Brise légère, alizé vigoureux, tramontane ou tornade, souvent dans ma vie déjà presque octogénaire j'ai senti passer ce vent de l'Esprit sur moi, sur l'Eglise ou sur le monde ! Heures ou périodes dont la mémoire peut estomper le souvenir mais qui laissent dans l'être des traces profondes. Je voudrais simplement témoigner ici de l'expérience pentecostale à laquelle il me fut donné de participer pendant les douze années que j'ai vécues au sein de la Mission de France.

Comme au Cénacle

D'abord une image émerge. L'ouverture du séminaire à Lisieux était fixée au 5 octobre 1942.

Quelques jours auparavant nous étions réunis dans le parloir de la Maison des Chapelains, rue du Carmel. Nous étions quatre : le Père Augros, désigné un an plus tôt comme supérieur par le Supérieur Général de la Compagnie de Saint-Sulpice à qui le Cardinal Suhard avait demandé d'assurer la direction de cette nouvelle institution, le Père Lorenzo jusqu'alors curé de Saint-Pierre-Saint-Paul à Ivry-sur-Seine, envoyé par l'Archevêque de Paris, André Lèvesque, sulpicien, muté du séminaire de Nantes à celui de Lisieux, et moi-même qui, fils spirituel du P. Augros de 1929 à 1935, fus demandé par lui au diocèse de Paris pour compléter son équipe.

Nous étions quatre... Aucun de nous n'avait été candidat à la tâche qui devenait la nôtre. Nous étions là par obéissance, ayant été nommés à notre nouvelle fonction par l'autorité dont chacun dépendait. Nous étions là, tous les quatre, décontenancés par la mission qui nous était donnée : ouvrir un séminaire pour former des prêtres destinés aux régions ou aux populations déchristianisées. Nous étions là, autour d'une table, à nous demander ce qu'il nous fallait faire : quel règlement établir pour ce séminaire ? Quelle pédagogie mettre en œuvre ? Quel programme d'études adopter ? On nous avait dit quel but il nous fallait poursuivre, mais non comment... Alors nous avons échangé tous les quatre. Nous nous sommes mutuellement écoutés. Très conscients de notre incapacité et de nos incertitudes, nous avons paré au plus pressé : l'arrivée toute proche de trente élèves, prêtres, séminaristes ou laïcs. Vraiment nous n'avons pas inventé la Mission de France. Ensemble et en tremblant, nous sommes partis pour la découvrir telle qu'elle nous serait, au jour le jour, donnée par l'Esprit-Saint.

Pour éclairer cette découverte tâtonnante, deux lumières brillaient dans notre nuit : la décision de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France (A.C.A.) et l'accueil du Carmel de Lisieux.

Nous n'avions pas pris, pas même le P. Augros, l'initiative d'ouvrir ce séminaire. Sa fondation avait été décidée par l'ACA sous l'impulsion de son prési-

dent, le Cardinal Suhard. C'est la Hiérarchie de l'Eglise, parce qu'elle avait conscience de la dégradation religieuse de la France, qui voulait que des prêtres, venant de diocèses où les vocations sacerdotales étaient encore nombreuses, soient spécialement préparés à affronter l'incroyance dans les diocèses les plus déchristianisés. Ceci laissait entière notre responsabilité de formateurs de prêtres. Mais puisqu'il ne s'agissait pas de faire notre œuvre, de réaliser notre projet, il nous fallait en souplesse et dans la paix, nous établir dans l'obéissance... l'obéissance aux circonstances en guettant les signes que le Seigneur pourrait nous donner.

D'autre part, car le Cardinal Suhard l'avait également voulu, nous étions adossés au Carmel... non seulement parce que notre petit jardin jouxtait celui du monastère... mais parce que la prière des Carmélites enveloppait notre entreprise. Mère Agnès nous en donnait souvent l'assurance. Chaque jour nous nous recueillions auprès de sainte Thérèse. La fréquentation de celle que Pie XI avait proclamé « patronne des Missions » nous introduisait dans la voie de l'enfance spirituelle. Nous étions pressés par le lieu — quel haut-lieu ! — de reconnaître notre petitesse et d'accepter notre pauvreté pour que Dieu puisse faire à sa façon la Mission de France. Ainsi la foi imprimait-elle deux orientations fondamentales à l'aventure dans laquelle l'Eglise nous engageait.

Ils mettaient tout en commun

Puis vinrent ces journées qui, de mois en mois, allaient jalonner l'année 1942-1943. Ces journées de prière, de réflexion et de partage, rassemblant autour de l'équipe des quatre les dix prêtres venus au séminaire pour s'engager à la Mission de France. Ils étaient d'âge et de diocèses différents, ayant exercé des ministères variés en ville ou en milieu rural. Parmi eux était l'Abbé Henri Godin qui passait tous ses week-ends avec ses Jocistes de Paris, mais demeurait pendant la semaine à Lisieux où il ruminait et écrivait son rapport au Cardinal Suhard « France, pays de mission ? ».

La première de ces recollections, le 21 novembre, souleva le problème de la communauté. Les prêtres de la Mission de France, ayant à affronter un monde

très éloigné de l'Église devraient vivre en communautés. C'était l'une des rares directives reçues du Cardinal Suhard. Mais quels seraient les modalités, les exigences, l'esprit de cette vie communautaire ? De telle manière et à quelles conditions le séminaire pourrait-il y préparer ? Questions urgentes pour les prêtres qui, dès l'été suivant, seraient mis au service de diocèses « pauvres ». Avec le sentiment grave d'orienter l'avenir, dans une sorte de recueillement, fait d'attention intérieure et d'écoute des autres, chacun s'exprima. Une option fondamentale s'imposa : la communauté ne serait pas de type monastique ou religieux, mais de type apostolique et commandée par les impératifs de la Mission.

Cette intuition première, née de notre dialogue, a déployé ses conséquences dans les journées mensuelles de concertation qui suivirent. Ainsi furent progressivement formulées ce que nous avons alors appelé les quatre notes de la Mission de France : séculière, missionnaire, communautaire et évangélique. Cette recherche, modeste et fraternelle, où sans doute le P. Augros jouait un rôle prophétique mais où se manifestait une âme commune, un élan à la fois paisible et déterminé, m'a laissé le souvenir — comme à tous ceux qui y ont participé, je pense — d'un temps fort d'attente, d'écoute, de disponibilité vécu sous la motion de l'Esprit, dont la présence était quasiment sensible. N'était-ce pas grâce à lui que nous connaissions cette intensité d'échange et cette fécondité du dialogue ?

A Jérusalem, Antioche, Corinthe, Ephèse ...

Mais en ces temps-là l'Esprit ne soufflait pas seulement sur notre petit cénacle de la rue du Carmel. Il soulevait à travers toute la France comme une vague d'initiatives et d'espoirs. A Marseille, le Père Jacques Loew, dominicain, se faisait docker avec les dockers pour leur annoncer l'évangile. Les militants jocistes et les Routiers Scouts de France, accompagnés par des Jésuites comme les Pères Dillard, Perrin, Beschet, partaient en Allemagne pour y établir et animer des réseaux d'évangélisation parmi les requis du S.T.O.... ainsi qu'en témoigne la béatification de Marcel Callo. Le Père Epagneul fondait les Frères missionnaires des Campagnes. Le Prado, à Lyon, les Fils de la Charité, dans la banlieue parisienne, se renouelaient dans ce grand élan missionnaire. Le Père Voillaume et Sœur Madeleine,

dans une même perspective, engageaient les Petits Frères et les Petites Sœurs de Jésus « au cœur des Masses »... Il faudrait évoquer beaucoup d'autres recherches et entreprises.

Sans doute un historien pourrait expliquer cette fermentation et ce travail au sein de l'Eglise, en France, par le jeu des circonstances : l'occupation, la résistance, bientôt la libération. Il est vrai que toute situation historique peut être éclairée par une analyse rigoureuse des faits. Mais je ne parle pas ici en historien. J'interviens en témoin. Et ce que je peux dire c'est que nous avons vécu alors dans la joie et l'action de grâce cette multiplicité d'audaces missionnaires, car elle était pour nous le signe évident de l'action puissante et lumineuse de l'Esprit Saint. N'est-il pas vrai aussi que les événements sont pour nous, croyants, paroles de Dieu ? Oui, c'est dans l'histoire des hommes que notre foi peut déchiffrer l'Histoire sainte.

Or, à Lisieux, en raison des perspectives qu'ouvrait la dénomination de Mission de France reçue de l'ACA, et plus encore en raison du rayonnements de sainte Thérèse, nous avons la grâce au séminaire d'accueillir comme visiteurs et interlocuteurs les fondateurs ou maîtres spirituels ci-dessus mentionnés. Bientôt aussi les responsables laïcs et aumôniers nationaux de l'Action Catholique, tant rurale qu'ouvrière, alors en plein développement, prirent l'habitude de se rencontrer régulièrement chez nous et avec nous. Ces témoignages, comme aussi l'expérience évangélique de Madeleine Delbrel ou la recherche sociologique du Chanoine Boulard enrichissaient considérablement notre réflexion et notre prière. C'étaient là des apports multiples et complémentaires. Notre séminaire ne vivait pas replié sur sa propre mission, mais vibrait des résonances harmoniques d'une étonnante effervescence ecclésiale. Nous étions comme immergés dans un mystère de communion.

Après la libération, dans les années 45-50, l'action de l'Eglise, en France, manifeste dans tous les domaines un extraordinaire renouveau. Ce fut l'époque d'un grand branle-bas catéchétique, exégétique, théologique et liturgique. A Lisieux, des sessions menées par exemple par le Père Gelin (sur la découverte de la Bible), le Père Leuret (sur les problèmes économiques), le CPL (sur la liturgie), les Pères Chenu ou Liégé, nous permettaient de percevoir à quel point l'Eglise tout entière, face au monde sécularisé qui naissait sous ses yeux, se remettait en question,

cherchait un nouveau langage et prenait une orientation missionnaire. Nous constatons une convergence qui n'était pas le fruit de nos dialogues et de nos concertations. Elle nous était donnée. Elle procédait d'une inspiration unique. Elle venait d'ailleurs. Elle était, sans conteste, pour nous un coup du Saint Esprit. Des rafales de Pentecôte passaient sur tout le pays.

"Viens à notre secours !"

Dès l'été 43, les prêtres qui achèvent à Lisieux l'année d'ouverture du séminaire se voient confier les secteurs de Cerisiers (diocèse de Sens) et de Saint-Just (diocèse d'Evreux) ou rejoignent l'équipe du P. Michonneau au Petit-Colombes.

En 44 sont constituées quatre nouvelles communautés missionnaires ; deux en secteur rural (diocèses de Bourges et de Limoges) deux en zone industrielle : à Montchanin, ville minière, et à Colombelles dont les hauts-fourneaux aux portes de Caen viennent d'être dévastés par les batailles du débarquement. Dès lors une voix nouvelle se fait entendre au séminaire de Lisieux, une voix qui prendra d'année en année plus de volume et d'autorité : la voix de ceux qui vivent en dehors de l'Eglise, qui ne connaissent ni Dieu, ni le Christ, ni l'Evangile... mais qui rêvent d'un monde plus juste et plus fraternel et dont certains luttent pour le construire.

Sur le terrain, la découverte du paganisme dépasse ce qu'on avait pu imaginer ou décrire au séminaire. La déchristianisation des mœurs, des mentalités, des structures sociales est telle — et parfois si systématique et compacte — qu'elle fait choc sur les prêtres qui l'abordent. Au séminaire avec lequel ils gardent des relations étroites, car il est pour eux un lieu indispensable de rencontres et de concertation, ils disent ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils vivent dans leur secteur. Ainsi la voix du monde retentit-elle dans la communauté de Lisieux. Elle interroge, elle conteste, elle oblige chacun à se mettre en question, elle fait entendre un appel... Pour ceux qui mûrissent leur vocation, elle est voix de Dieu, car Dieu parle par les pauvres, par ceux qui souffrent, qui ont besoin d'être aimés, évangélisés, sauvés.

Cette rumeur du monde, douloureuse ou violente, sera de plus en plus reconnue à Lisieux comme langage de l'Esprit, surtout lorsque les séminaristes reviendront du S.T.O., et que se présenteront comme candidats à la Mission de France des hommes anciens prisonniers de guerre ou déportés. Tous ont fait pendant des années une expérience inoubliable de proximité, de solidarité et de communication : celle d'être homme avec les hommes et de pouvoir leur parler. Leurs témoignages susciteront dans le séminaire l'usage des stages en milieu de travail, pendant les vacances scolaires d'abord, puis bientôt pendant une année entière. Stages désirés au départ pour connaître la vie des paysans, des ouvriers ou des marins, puis pour partager leur condition, être l'un d'entre eux et devenir ainsi un témoin crédible de la foi. Les rapports de stage, lus à haute voix dans le réfectoire du séminaire firent, en quelque sorte, écho à l'appel que l'Esprit adressait à l'Apôtre Paul lorsque celui-ci, dans un songe à Troas, voyait un Macédonien et l'entendait crier : « Passe en Macédoine, viens à notre secours ! ».

Les prêtres de la Mission de France, en secteurs ruraux, commencèrent à rejoindre ceux dont ils avaient la charge pastorale en travaillant avec eux dans les champs. Les prêtres de la Mission de Paris sentirent vite qu'on ne pouvait annoncer la Bonne nouvelle en restant aux portes des usines et ils s'embauchèrent comme ouvriers... Des religieux, Jésuites ou Dominicains, entrèrent aussi dans le monde du travail. Bientôt les prêtres-ouvriers signifièrent, au regard même de l'opinion publique, l'effort le plus résolu de l'orientation missionnaire de l'Eglise. A Lisieux, ils avaient prestige et audience. Leur engagement donnait toute son actualité à la volonté de saint Paul de se faire Juif avec les Juifs et Grec avec les Grecs, pour les gagner tous à Jésus-Christ. L'incarnation est œuvre de l'Esprit-Saint.

A Rome pour y être jugé

Pendant dix ans, la Mission de France, dans un tourbillon d'enthousiasme, connaît un vigoureux développement puisqu'au terme de cette décennie elle compte environ 300 prêtres, anime une cinquantaine de communautés, est présente dans 27 diocèses, et a la responsabilité de quelque 200 séminaristes en cours de formation.

Elle a le vent en poupe... Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'elle ne commet ni erreurs ni fautes, et ne connaît ni débats ni difficultés. Mais déjà à Jérusalem avec Ananie, ou en Samarie avec Simon le Magicien, le Saint Esprit devait « faire avec » le péché des hommes...

Vint en 1952 le temps de la contradiction et de l'épreuve. De la part de l'Épiscopat français, d'abord, et du Saint-Siège ensuite, la Mission de France dut subir suspicions, jugements, condamnation... Pendant deux années s'exprima un douloureux affrontement entre la Hiérarchie et l'institution missionnaire qu'elle avait elle-même fondée. On ne peut pas oublier les souffrances et les ravages que cette crise provoqua parmi les prêtres-ouvriers et parmi les séminaristes, d'abord exilés à Limoges, puis congédiés du séminaire... Mais je crois devoir témoigner que même en ces jours sombres l'Esprit-Saint, à mon sens du moins, demeurait à l'œuvre.

Il travaillait dans les cœurs. Il est frappant notamment de constater comment il a éclairé et retourné le Cardinal Liénart. Très conscient de sa responsabilité épiscopale, celui-ci, mal informé par des plaintes ou des rapports défavorables, a révoqué le P. Augros et limogé le séminaire. Mais précisément parce que responsable, il a su ensuite accueillir, écouter, comprendre avec ouverture de cœur et esprit de foi. Lorsqu'il eut adopté cette Mission de France que Dieu lui confiait, il s'est engagé à fond, avec elle et pour elle. Avec sa rigueur de pensée et de décision, il sera dès lors indéfectiblement fidèle à son engagement. Bienfait d'un tempérament ou fruit de l'Esprit ?

Nous n'avions pas fait appel à César : mais il fallut tout de même aller à Rome pour plaider notre cause devant le tribunal. L'affaire était un cas typique du conflit qui oppose depuis vingt siècles dans l'Église le charisme et l'institution. A Rome en ce temps-là, les structures étaient particulièrement étrangères à la vie. Le Pape Pie XII, malade depuis des mois, était inaccessible. Il ne recevait pas même les cardinaux les plus importants de la Curie ; seuls, alternativement, les deux substituts (car il n'y avait pas de Secrétaire d'Etat) Tardini et Montini avaient droit, un jour l'un, un jour l'autre, à un audience.

En cette « absence du Père », l'administration vaticane était livrée aux rivalités des clans. La compétence des diverses Congrégations était mal définie. Plusieurs d'entre elles se disputèrent le dossier de la Mission de France. Il était surtout rempli de lettres de dénonciation et de coupures de presse. On se heurtait à

un dysfonctionnement de l'institution, à une mentalité juridique et à des préjugés défavorables. Depuis des mois, l'hostilité déclarée de quelques Préfets bombardait de condamnations toutes les tentatives d'ouverture de l'Eglise de France.

Or, même dans ce maquis de la cour pontificale j'ai constaté, au long des mois, que l'Esprit-Saint avait puissance de frayer des chemins : des chemins dans les cœurs. Il conduit à la vérité tout entière. Il réchauffe la charité pastorale. Il fait ouvrir les yeux sur la misère du monde et rend les durs miséricordieux. Il harmonise les vocations diverses et leur donne de se comprendre pour que le corps soit un. Il garde au Pasteur la sollicitude de toutes les Eglises. Dans les faits, j'ai pu observer comment le changement de dispositions intérieures — c'est-à-dire la conversion spirituelle — a rendu certains dialogues possibles, vrais et fructueux.

Devant le tribunal suprême de Rome, l'Esprit-Saint, me semble-t-il, n'est pas intervenu comme l'avocat de la Mission de France, mais comme le Défenseur de l'Eglise. C'est la cause de l'Eglise qu'il a fait triompher. Car c'est au bien de l'Eglise que concourt la constitution apostolique du 15 août 1954 qui clôt l'affaire. En reconnaissant que, même dans la vieille chrétienté, des situations requièrent une attitude missionnaire de l'Eglise, en soulignant que l'Eglise est dans le monde pour le monde, en confiant aux Evêques de France une responsabilité collégiale, ce document ouvrait des perspectives et posait des jalons vers Vatican II. Et il faudra attendre le Concile pour que soit authentifié l'engagement des prêtres-ouvriers.

L'Esprit-Saint conduit aussi à la croix.



En racontant ces souvenirs, un peu à la manière des Actes des Apôtres, je me suis permis, trop fréquemment peut-être, de désigner l'action du Saint Esprit. En terminant je voudrais avouer les critères qui guidaient ma foi dans ce discernement.

Trois notes principales m'ont paru signifier une inspiration venue d'ailleurs et une présence mystérieuse dans l'aventure de la Mission de France dont je viens très sommairement d'évoquer les commencements.

Premier signe : la Mission de France n'est pas tombée du ciel. Elle a été enfantée par une situation historique bien concrète. Elle a été fondée pendant la guerre, après la défaite sous l'occupation allemande, alors que le nazisme et son néo-paganisme semblaient triompher, et que les Français étaient séparés les uns des autres par toutes sortes de frontières. Temps de honte, de privations et de souffrance. Mais aussi temps d'espoir et d'énergie : on parlait alors beaucoup dans différents langages de résistance, de révolution, de restauration, de résurrection. Et l'on parla de rechristianisation. La prise de conscience fondamentale et les premières recherches participaient d'une réaction collective. La Mission de France répond à un besoin révélé par l'événement. Or, n'est-ce pas par le jeu même des événements que l'Esprit conduit chaque personne et l'humanité entière à découvrir le sens de son destin ?

Deuxième signe : la Mission de France, qui a une tâche spécifique, prend place dans un ensemble multiple d'initiatives complémentaires et convergentes qui vont des Mouvements d'Action Catholique spécialisée et des Jocistes du S.T.O., aux contemptatifs disciples du Père de Foucauld. Se déploie alors une diversité foisonnante de vocations qui, toutes, consonnent. Cette symphonie qui soutient la concertation, l'écoute mutuelle, l'échange réciproque, la collaboration — même si parfois s'expriment des querelles d'écoles — est source de joie, de paix, de force. Elle manifeste dans la différence des formes et des actions une profonde unité d'esprit... d'esprit ou de l'Esprit, du seul Esprit qui fait l'unité de l'unique Corps du Christ.

Troisième signe : La Mission de France était inattendue. Sans doute les efforts apostoliques des années 30 et des cheminements individuels ont préparé la décision prise par l'A.C.A. le 24 juillet 41... Mais dans sa fondation et ses développements ultérieurs elle était inattendue, étonnante. Elle est arrivée comme une bourrasque dans la vie des quatre prêtres qui furent chargés d'ouvrir son séminaire. Elle fut et elle est comme un vent qui passe qui pousse en avant, mais dont on ne sait ni d'où il vient ni où il nous mène. Car ce souffle mène vers l'inattendu... Et je puis encore témoigner qu'en ces douze années vécues dans la Mission de France, il a, au plus profond de moi-même, complètement renouvelé ma foi et ma manière d'être prêtre, ce Souffle qui, par la suite, m'a poussé ailleurs.

Au temps d'une petite et d'une grande histoire

Pierre RAPHAEL.

« L'Esprit-Saint et ton existence, ton ministère à New-York ? ». Dans une lettre depuis Fontenay, cette lame de couteau toute nue en cette fin si unique, si fertile de l'année 89. Cette question comme une mise en demeure, une exigence au temps d'une petite et d'une grande Histoire. Chaque jour, chaque heure, il y a du nouveau. Et pas seulement avec les grands titres : la Roumanie, Panama, l'Afrique du Sud, la Chine, la mort de Beckett... Ma rue et la prison racontent aussi le monde... Froideur et brûlure, nuit et jour partout...

L'Esprit-Saint, comment d'abord, sans broncher, pouvoir parler de « l'au-delà de tout » et le cerner dans l'immédiat, le quotidien ? Je l'aborde alors, à ma mesure, en balbutiant, par le biais du rappel et de la mémoire. Ce que j'ai lu, appris « par ouï-dire ». Aux heures de l'enfance, du catéchisme, du séminaire, de ce que je continue d'entendre par les Livres Saints.

L'Esprit fait partie de tous les débuts. Il est dans le signe de la Croix, il s'infiltré par le Baptême, il tient et anime l'Eglise. Il est la respiration du monde, le souffle de la Création, l'envers et le triomphe sur la mort. Il renouvelle la terre, il est la promesse accomplie de Dieu. « Il vous est bon que je m'en aille. Quand je m'en irai, je vous enverrai l'Esprit ». L'expérience de l'Esprit, trésor de l'Eglise, celle des Actes et des Conciles, de gens de

toutes sortes et de peuples de toutes races depuis une première Pentecôte. Il suffit de remonter doucement le temps, l'Histoire. Matière fulgurante et sans fin.

Mais l'Esprit, risque aussi d'errance et de confusion. Non à cause de Lui, mais à cause de moi, avec tous les pouvoirs pour me tromper. Ma recherche est limitée. Je puis rêver. « Si l'on vous dit, le voici au désert, n'y allez pas, le voici dans les cachettes, n'en croyez rien » (Mth 24,26). Je ne vois pas l'air que je respire. Je ne sais pas le battement de mon cœur. Le souffle de ma vie, c'est comme ma naissance. Perdue dans la nuit. Alors à un niveau autrement plus radical, chercher, parler, tenter l'approche vers les « profondeurs de l'Esprit », risque permanent de mots frelatés ou à côté. Ma sonde intérieure, quoi que j'en fasse, est maladroite. Besoin permanent du « discernement des esprits ». C'est encore trop la route, la poussière et les cailloux pour souligner fermement les contours et les connections. Mon seul bagage, ma seule certitude, c'est la direction. Je sais que c'est vers « là » que je vais. Mais si le but est lumière, il est aussi nuit. Je ne sais pas. Je suis trop loin de tout.

Alors l'Esprit-Saint, vie de la vie, lumière de lumière, franchement je préférerais le regarder, tenter de l'approcher chez les autres. Le rejoindre dans une zone non encombrée, facilement, objectivement repérable. Celle que j'aperçois et détecte chez les amis de Jésus, là où je puis m'émerveiller à loisir de la mosaïque luxuriante des dons de Dieu. Un Jean, un François, une Thérèse, un Frère Charles, un Mounier, un Merton, le choix est aisé et peut occuper toutes les attentions vacantes. Des valeurs sûres sont là. Depuis Moïse, il y a longtemps, il y a des buissons ardents dans notre monde. « Ote tes chaussures, là il y a Dieu ». Au passé et... au présent.

Ils ont ouvert la piste

En parlant de présent, j'arrive dans l'expérience immédiate, d'une autre façon palpable, celle de connaissances toutes proches. Je ne puis oublier que des amis de Dieu ont traversé ma vie. En partant de ma famille et de tout ce qui continue de la marquer, comme tout un chacun sur cette route, j'ai ma litanie de frères et de sœurs. Et, revoir à l'occasion des morceaux de lis-

te, apporte encore son bain de jouvence et sa thérapie de choc. Un Yves Sauvaget par exemple. Cinq années avec lui dans le Limousin. Je me rappelle son rire quand il entendait parler de la « fatalité » du destin. « Quand j'entends ça, pour me moquer, j'en rajoute » disait-il. Il croyait trop à l'action humaine, à l'effort, à une vision de fond. Il savait l'âme, le mystère des êtres. Il respectait. Je le vois encore parler sur la « Vie » un certain dimanche des Rameaux. J'ai reçu de lui à New-York des lettres de mystique. Il m'est bon et facile de penser à Yves, maçon-prêtre, donnant et donnant à « perte » de vie et faisant de son destin, sans crier gare et sonner de la trompette, une fidélité, un combat et un amour.

Un autre, Jean Etchegaray, avec qui j'ai vécu mes premières trois années comme prêtre. C'est vraiment lui qui m'a reçu dans les débuts et guidé dans l'approche « pastorale ». Il sentait ce qu'il y avait dans les gens. Le bon sens sortait de sa bouche. Combien de fois il m'a montré le Nord ! Souvenirs de journées avec lui pour m'ouvrir le pays. Souvenir aussi de la dernière pour dire au revoir. Un grand frère sur la route. « Je suis en retraite, m'écrivait-il un jour. C'est bon pour moi, donc pour toute l'équipe ».

Je pourrais continuer. M'accrocher par exemple, à un Jacques Travers de Brooklyn, homme créé et mis au monde, semble-t-il, uniquement pour la joie et la défense des petits, petits de tout acabit et de toute détresse. On a dit de lui que ce genre de spécimen, il fallait bien le regarder quand il était là, parce que l'on n'en voyait qu'un dans toute une vie. Sans m'emporter dans un palmarès qu'il serait le premier à récuser, je considère comme une grâce extrêmement précieuse d'avoir vu et touché cet homme. « Les saints ont le cœur liquide » disait le Curé d'Ars. Le Jacques que beaucoup ont connu ici, c'était en tout et pour tout une source.

Ces trois hommes, je n'ai pas à cacher qu'ils sont en moi comme des mementos et des reliques. Car ils ont fait leur course, sont arrivés au terme. Et l'admiration parfois, ne peut pas être que silencieuse et enfouie. Si j'en parle, c'est seulement parce que leur présence m'a atteint. « L'Esprit-Saint et leur existence, leur ministère » reste une bonne question ouverte. celle-là sur la table commune où n'importe qui peut s'approcher. Il suffit aux témoins de témoigner...

Garder les yeux ouverts

Reste maintenant à prendre en charge la question, la première de ces lignes et qui me traque toujours sans moyen d'échapper. Comme pour chacun en cours de route. « Dis-moi ta foi, ce que tu vis ». Dans les limites de l'expression, en cherchant les lueurs au milieu de l'aveuglement congénital, je joins mon bruit à la rumeur d'une actualité innombrable. Seulement quelques points en vrac comme éléments de réponse en parlant d'Esprit-Saint, d'existence et de ministère. Leur garantie et leur défense, c'est qu'ils sont nés sur le terrain, fruits de rencontres et d'échanges ici, en prison et à New-York. Ce qu'à la Mission nous aimons appeler des intuitions. Leur faiblesse, c'est tout ce qu'ils oublient. A ce point de ma vie l'Esprit-Saint en « nous » ne peut pas se séparer de l'Esprit-Saint en « moi ». Tant pis si je ne fais qu'effleurer et tourner autour du pot.

Je peux dire d'abord que l'Esprit-Saint c'est celui qui m'aide à obéir à Jésus, à ses mots et à sa vie. Quand j'obéis, c'est Lui qui est là. Quand je refuse, je suis tout seul, je deviens « rien ».

Maintenant, en paraphrasant Augustin, je vois qu'il y a des gens qui ne croient pas en Jésus et qui lui obéissent et d'autres qui croient et qui n'obéissent pas. Départ de longues réflexions possibles sur le livre ouvert de nos vies. Le brillant des apparences peut être terrible. Thérèse à ce sujet parle de « fausse monnaie ».

Adorer en « esprit et en vérité » est au cœur de la relation avec Jésus. Ce ne sont pas les places, les lieux, les églises qui sont premièrement importants. J'aime que Jésus s'échappe dans des coins déserts pour prier. La communion avec son Père, toute permanente et toute parfaite qu'elle soit, passe, pour Lui aussi, par ces moments. Ces moments me disent : « Attention à ne pas compliquer ta vie par ce qui n'a rien à voir avec Moi ». Et puis aussi le chemin de la Vérité, de celle seule qui rend libre. Liberté et Vérité : on les prend ensemble ou on les perd ensemble.

Je sais ce que je veux, ce que je souhaite, mais Jésus seul sait ce dont j'ai besoin. « Mes voies ne sont pas vos voies ». Si j'adoucis l'Évangile, je me

gargarise de vent. Un chirurgien aimable, s'il est seulement cela, ne fait pas le poids devant un chirurgien compétent, fût-il brutal. Le Père n'a pas eu de « plan parfait » pour Jésus. Dès sa naissance il y a eu parce qu'il était là, mort d'enfants. Et toute la suite jusqu'à la croix. L'Évangile, pierre qui sauve, est en pierre dure.

Des deux mots que me donne Jésus pour espérer quelque maîtrise sur la réalité de ma vie, ce « veillez et priez » qu'Il nous envoie à tous, c'est le premier qui m'est le plus difficile. Avoir les yeux ouverts, pas seulement pour ne pas dormir, mais pour rester sensibilisé aux enjeux, au défis, aux impacts d'ondes de tous genres dans un monde toujours en genèse de victoires ou de défaites, et travailler « tant qu'il fait jour », la tâche est toujours là comme un appel. Je ne puis faire l'économie de la nuit du monde. Risque permanent, et encore plus avec l'âge, de ne devenir qu'un « habitué », un « poisson mort ».

Un lieu de révélation : la prison

La prison m'envoie des claques. Il y a un instinct intelligent en prison parce que c'est un instinct de pauvre. Des gens qui ont tout perdu et qui « font maintenant la vérité ». Des gens qui ont tout essayé et savent l'amertume de la vanité. Des gestes à traverser les murs et les barreaux. C'est « l'infini du désir dans la totale impuissance »... Pour Noël notre église était comble. Plus de 300 affamés. Des gens de tous bords pour notre messe. Rien que des adultes massivement en attente, en communion de silence, de chants, en surprise de foi. Dans ces moments les mots « prêtre », « père », « mission » ont leur poids de substance venue du fond des âges et d'une Eglise à trésors. Je dis que c'est une bien grande joie de voir une foule devenir communauté. Quand chacun engendre l'autre et que tout devient un. Il y a Dieu, il y a l'Esprit. Apprendre ensemble à tout jeter en Lui.

Une TV belge vient de présenter la prison de Rikers par le biais de l'aumônerie et spécialement d'une sœur. Intention normale et facile à comprendre. Mais déception à cause du résultat et du message tronqué. Echos de manques et d'une lecture de surface. Ils sont passés à côté des meilleurs moments avec des yeux secs. Ce sont des artistes et des professionnels mais en-

tre « Dieu, le marbre ou la cuvette » ils ont choisi la cuvette... Et alors l'aumônerie, avec d'autres, dit « Dommage ». Leurs images belles ont peu donné de ce qui était pourtant là à deux pas...

Une prison à huit heures de distance de New-York. Beaucoup d' « anciens » de Rikers sont là. Ils purgent leur peine, certains pour très longtemps. On garde, le plus qu'on peut, contact. Il y a toujours l'amitié. Nos sœurs vont visiter. Cette semaine un prisonnier nous dit en parlant d'un autre : « S'il y en avait seulement dix comme lui dans cette énorme maison, je suis sûr que toute la prison aurait un autre visage. On pourrait retourner une atmosphère ». Parole d'un frère cherchant dans la nuit à la manière d'Abraham, à partir de témoins, le possible et la différence...

Peut-être en finale, une note sur la parole de Jésus dans Matthieu 25 : « J'étais en prison et vous êtes venus me voir ». J'ai longtemps pensé que Jésus pouvait être trouvé partout et chez quiconque en prison, qu'il suffisait d'être prisonnier pour être d'emblée l'objet d'une compassion éternelle. Aborder les gens sous ce biais, j'ai ici appris que c'était errer, manipuler la Parole. Il y a trop de « mal », d' « ennemi » en prison pour refuser les évidences. Je ne puis rencontrer Jésus que dans ses « frères » les plus petits, c'est-à-dire ses « disciples », ceux qui veulent le suivre dans le concret et le profond, qui veulent se relever quand ils sont tombés ou qui ont « injustement » abouti ici. Ce seront tous des chemins de lumière et de Béatitudes. Si personne ne peut vivre sans responsabilité, nous avons tous la responsabilité de nos choix. Celui qui refuse, s'enferme et joue avec tout, s'exclut et traverse un abîme. Je ne saurai jamais le dernier mot de tout, mais je suis sûr que l' « excommunication » ne part que des coupables. Si je ne sais pas rejeter le mal que j'entends ou que je vois ou que je fais, je regrette Dieu, l'Esprit de Dieu. Ceci ne présume en rien de l'approche « pitoyable » d'un Pardon à l'affût de chacun...

Provocation de Pentecôte

Jean-François SIX

Qu'ai-je à voir aujourd'hui avec l'Esprit-Saint ? On parle beaucoup de lui dans l'Eglise aujourd'hui. Paul VI a déclaré que nous vivons par excellence le temps de l'Esprit-Saint. Qu'est-ce que les hommes d'aujourd'hui ont à voir avec cet Esprit, qui semble l'énigme des énigmes ?

AU COMMENCEMENT ET A LA FIN.

Si nous interrogeons les Ecritures (1), l'Esprit est le dynamisme de Dieu, Dieu en tant qu'action, force agissante. C'est lui qui suscite et la création, et l'incarnation ; c'est lui qui, dans l'Ancien Testament, donne à certains la sagesse, à d'autres, le don de prophétie ; c'est lui qui « s'empare » de Marie (Luc 1,35), qui « oint » Jésus (Actes 10,38), qui le fait donc Messie ; c'est par sa puissance que Jésus inaugure son ministère (Luc, 4,18). L'Esprit est la puissance même de Dieu qui ressuscite Jésus, qui vient faire habiter corporellement dans le Christ toute la plénitude de Dieu (Col. 2,9).

Nous avons tendance à nous représenter l'Esprit comme l'effet, le résultat d'une action de Dieu. Or c'est l'Esprit lui-même qui est action de Dieu ; par exemple, dans la Résurrection, c'est l'Esprit qui est l'action ressuscitante du Père (Rom. 8,11). Nous mettons constamment l'Esprit en dernier ; s'il n'est ni le point de départ (le Père) ni le terme (le Fils), il est au commencement et à la fin, il est la fécondité même de Dieu. Oui, il faut dire que l'Esprit est l'Action, la puissance par quoi peut s'accomplir la naissance et l'accomplissement du monde et de l'homme, la naissance de Jésus

(1) Cf. F. X. Durrwell, *l'Esprit-Saint de Dieu*, Paris, Cerf, 1983 ; *L'Esprit du Père et du Fils*, Paris, Mediaspaul, 1989.

et son accomplissement total dans la Résurrection. C'est en ce sens que saint Irénée de Lyon mentionne plusieurs fois l'Esprit avant toute affirmation christologique et présente le schéma Père-Esprit-Fils comme étant aussi valable théologiquement que le schéma Père-Fils-Esprit.

Pourquoi cette insistance ? Est-ce là un jeu intellectualiste de théologiens ? Je ne le crois pas. Ceci nous concerne fortement. Donner en effet toute sa place à l'Esprit-Saint, c'est bien voir les faits tels qu'ils sont : c'est l'Esprit qui réalise l'unique résurrection de Jésus et celle des croyants (1 Co 15,42-44) ressuscités ensemble avec le Christ (Col. 2,12) ; c'est dans l'Esprit qu'on devient fils de Dieu, en communion avec le Fils, lui-même engendré dans l'Esprit. Dans son traité sur la Trinité, St Augustin dit : « Celui qui aime, celui qui est aimé et l'Amour » pour définir la Trinité. L'Amour, dira saint Thomas d'Aquin, est « diffusivum sui ». Et un théologien allemand contemporain définira donc l'Esprit comme « la force d'effusion de soi de Dieu » (2). L'Esprit est la puissance d'amour de Dieu, une puissance sans cesse en acte. L'amour, par nature, a besoin d'aimer, d'aller au delà, d'aller sans cesse de l'avant ; il n'existe que dans le don, l'ouverture, la gratuité ; l'Esprit est l'Amour.

L'Esprit est ainsi le contraire d'un principe éthéré, ce principe qu'on a trop l'habitude de suggérer à travers ses images que les Ecritures nous indiquent : le souffle ou le feu, images qui conduisent souvent à le rendre beaucoup plus « impersonnel », si l'on peut dire, que le Père ou le Fils. Or, nous sommes ici non seulement victimes des images, mais aussi de nos façons de voir bien charnelles ; parce que nous savons ce qu'est, dans la chair, un Père (et l'Engendrement) et un Fils (ce que c'est que d'être Engendré), nous pensons situer et comprendre facilement le Père et le Fils. Et nous renforçons cette certitude à travers notre manière archaïque de voir les choses : le mode binaire, paternité-filiation, nous paraît familier comme tous les autres binômes manichéens qui nous font réfléchir en couples ou en oppositions ; nous ne pensons pas réellement en ternaire ; c'est que nous n'avons pas le sens de la relation : nous ne pensons pas d'emblée qu'entre un engendreur et un engendré, entre un homme et une femme, entre deux groupes, il y a, essentiel, le lien en tant que tel, et que cette relation entre les deux est une force en elle-même, une force qui n'appartient pas à l'un ou l'autre des deux,

(2) L'allemand ici est intraduisible « Die Kraft der Selbsterschlies sung Gottes » O. H. Schlier, *Der Römerbrief*, Freiburg, 1977, p. 268.

mais qui les constitue l'un et l'autre, l'un par l'autre ; nous n'arrivons pas à nous souvenir sans cesse que nous sommes faits par les autres, que les êtres humains n'existent que par « les uns - les autres ». Si nous le pensions, de manière habituelle, nous comprendrions que l'Esprit n'est pas une vague forme floue mais une réalité extraordinairement vivante. Le cœur du message du Christ ne fait qu'exprimer l'Esprit, l'Amour : le « Aimez-vous les uns les autres » dit que ce lien qui nous lie, si nous le voulons, les uns aux autres, manifeste réellement l'Esprit ; nous pouvons être créateurs comme l'Esprit et faire naître de l'amour ; c'est ainsi que nous commençons, dès ici-bas, dès maintenant, la vie éternelle, la vie même de l'Amour ; il nous appartient, jour après jour, dans chacun de nos actes, d'incarner l'Amour. Pour se définir et définir les chrétiens, Jean a une phrase admirable : nous sommes des gens qui avons cru, qui croyons à l'Amour (« Et nos credidimus caritati », (1 Jean 4,16)) ; toute la première lettre de Jean crie sa foi dans l'Amour comme réalité en tant que telle : « Dieu, jamais personne ne l'a vu ; mais si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, son amour se trouve accompli en nous » (1 Jean 4,12). Nous avons reçu le pouvoir d'« accomplir » en toute liberté, là où nous sommes, l'Amour, de l'insérer, de le déployer, de le surabonder ; c'est entre nos mains.

COMMENT LIRE EN CE SENS L'ÉVÉNEMENT DE LA PENTECÔTE ?

Il n'a été retenu, par la plupart des gens, qu'à travers les langues de feu sur les apôtres rassemblés et à travers le don des langues. Comment reprendre cet événement, en retrouver toute la substance ?

Quand Dieu se manifeste, dans l'Ancien Testament, il le fait dans le feu et la Parole : « Du Ciel Yahvé t'a fait entendre sa voix et sur la terre, il t'a fait voir son grand feu. Tu as entendu ses paroles au milieu du feu » (Dt. 4,36). Dans Jérémie (23,29) : « Ma parole n'est-elle pas comme le feu ? ». Dieu, dans la Pentecôte, vient dire par le feu qu'il s'agit de brûler les systèmes qui organisent habituellement les relations humaines sur les rapports de force ou de séduction, d'accaparement d'autrui. Le feu de Pentecôte, attisé par le vent, veut consumer ces schémas archaïques, ces schémas que nous retenons d'emblée, qui nous collent à la peau, qui nous font penser que « le pouvoir » est premier, le pouvoir sur autrui.

Langues de feu, c'est-à-dire des langues purifiées ; non plus l'ancien langage du pouvoir, mais une parole de feu, celle qui dira maintenant l'Amour, l'essentiel apporté par le Christ. Chaque apôtre reçoit à la Pentecôte de quoi parler vrai ; c'est, par l'Esprit, une nouvelle création, la création d'un nouveau langage, le contraire de la langue de bois précédente.

Les Apôtres reçoivent *ensemble* ce langage nouveau. Avant la Pentecôte, il y a Jésus, le Maître, qui parle ; après la Pentecôte, c'est la communauté, désormais, qui parle, qui, « église », devient un ensemble de « parlants » ; les apôtres naissent à la Parole, ils disent Dieu, ils disent que Dieu est Amour.

Ils naissent à la Parole et avec eux tous les peuples. La Pentecôte dit que tous les peuples sont, de droit, à même de recevoir l'Amour, de lui répondre, et répondre de lui auprès d'autrui. A la Pentecôte, le don des langues n'a rien à voir avec la « glossolalie », une sorte de capacité magique de faire parler en bla-bla-bla divers ; le don des langues, dont il est question à la Pentecôte, signifie que tous les peuples peuvent, en des langues diverses, proclamer l'Évangile, que tous les êtres humains quelle que soit leur origine, ou leur situation, ont droit à la Parole, qu'aucune culture ou mentalité ne sont étrangères à l'Esprit, rejetées hors de Lui ; quiconque comprend cette Parole rejoint Dieu réellement et la redit dans son langage maternel à lui. Les peuples et l'ensemble des hommes, à la Pentecôte, viennent au-devant des apôtres ; ceux-ci, littéralement, « prennent » la Parole, sont pris par elle, la donnent aux peuples. Au Sinaï, la Parole est le privilège d'un peuple particulier ; au Cénacle, c'est le langage de chacun des peuples eux-mêmes, leur langage originel, qui devient capable de saisir et de dire « les grandeurs de Dieu » (Actes, 2,11) c'est-à-dire ces faits de Dieu que sont la création, l'incarnation, la résurrection et le désir de Dieu que chacun puisse vivre Dieu dans sa vie d'homme. C'est cet universalisme qui est au cœur de la Pentecôte.

OUVRIR LES PORTES DU CENACLE.

Nous avons tout particulièrement, nous prêtres de la MDF, à témoigner de l'Esprit de Pentecôte tel qu'il est, cet Esprit qui nous a suscités, il y a un demi-siècle et qui nous a poussés à aller aux quatre bouts du monde. Nous avons d'autant plus à témoigner de Lui, tel qu'Il est, que des tendances à Le travestir sont de plus en plus fortes depuis cinquante ans.

La phrase de Malraux, qui ne la connaît ! « Le XXI^e siècle sera spirituel ou il ne sera pas ». Mais, justement, quel spirituel ? On lit beaucoup d'articles, en ce moment, sur la « dernière décennie », la fin d'un siècle et d'un millénaire ; bien des observateurs prédisent, pour le proche avenir, une irrésistible montée du religieux. Faut-il se réjouir ? Comment lire ce raz-de-marée qu'on nous annonce ?

Un des bons philisophes d'aujourd'hui, Marcel Gauchet, insiste depuis quelques années sur ce « besoin » du fait religieux actuel. Quand *La Vie* l'interroge ⁽³⁾, il situe bien le phénomène et montre que le religieux sera de plus en plus vécu « surtout sur un mode privé » ; et pour préciser sa pensée il indique le modèle américain qui, ensuite, se propagera sans doute chez nous : « Regardez les États-Unis et ce qui s'y passe déjà. On croit de plus en plus en Dieu, mais cela reste sans effet sur la Société ». Il s'agit donc de religieux comme croyance en Dieu privative et privatisée ; or, ce qu'on nous prédit, cela, c'est de l'anti-Pentecôte. Les apôtres ne sont pas restés enfermés dans le Cénacle, ils ne se sont pas constitués en cénacle fermé, en groupe replié sur lui-même, en sphère privée, en club des privilégiés, le club de ceux qui ont reçu l'Esprit. Raymond Ruyer a analysé de près, dans son ouvrage *La gnose de Princeton*, le mouvement actuel qui conduit tant d'êtres à constituer des cocons, à se retirer au chaud dans un petit cercle où les uns et les autres parlent exactement le même langage, un cercle où l'on n'est pas stressé par l'autre, l'étranger, le différent ; il appelle ce phénomène, le phénomène des « psycho-niches ».

Des groupes dans l'Eglise, l'Eglise elle-même, qui comme le dit souvent le Père Congar, est à la fois « sainte et pécheresse » sont premièrement tentés par le péché, aujourd'hui, de la « spiritualité » au sens où l'on se clôt sur soi, entre purs, et où l'on rejette les données du monde dans les ténèbres extérieures. Il est bien sûr assez fascinant de se retrouver dans une fraternité constituée par une mise entre parenthèses momentanée de tout ce qui est concrètement difficile dans le cours de l'existence personnelle et de l'histoire des hommes, de tout ce qui est difficile et qui, par le fait même, divise, amène des conflits ; il est fascinant de jouer ensemble de cette absence de problèmes ; mais ceci est de l'angélisme, ou de la schizophrénie, comme on voudra ; cela n'a rien à voir avec l'Esprit de Pentecôte.

(3) N° du 4 janvier 1990.

Un signe précis de ce que le Cénacle n'a pas été, pour les apôtres, un enclosement de ce genre, c'est qu'ils s'étaient mis à la prière en gardant lucidement la dimension de l'échec et de la mort ; on ne voit pas suffisamment à quel point les apôtres vivaient encore, juste avant la Pentecôte, un véritable cataclysme : n'en sont-ils pas encore à demander au Christ, en train de les quitter à l'Ascension, « Quand vas-tu rétablir la royauté pour Israël ? » (Actes 1,6) ; Ils s'étaient incrustés dans cet espoir-là, avaient tout misé sur l'institution et ses réalisations ; pour eux, tout semble alors déboucher sur le vide ; c'est terminé, ce qu'ils attendaient en suivant Jésus ; ils sont sans voix. Or, justement, ils ne vont pas se replier ; l'entrée au Cénacle n'est pas une entrée en religion qui serait pur recours à Dieu et rejet de l'humain ; le Cénacle où ils entrent n'est pour eux qu'un lieu de passage, à vivre dans l'espérance, comme le temps entre le vendredi, la troisième heure de la mort et le matin de Pâques. Laisser fructifier l'échec et la mort, non pas les gommer, c'est dans cet esprit qu'ils entrent au Cénacle.

Ce n'était donc pas la nostalgie ou l'insatisfaction personnelle narcissique qui les avaient amenés là ; mais le désir encore bien enfoui en eux d'être témoins de la résurrection (Actes 1,22) et d'aller « jusqu'à l'extrémité de la terre » (Actes 1,8) porter ce témoignage. La Pentecôte signifie que le but n'est pas de chercher à résoudre idéalement la question d'une communion ou d'une communauté sans conflits et sans problèmes, mais d'aller insérer, au cœur même de ces conflits et de ces problèmes, le germe du Ressuscité : l'Esprit.

AMARRER L'ESPRIT A L'HISTOIRE.

Le péché actuel de l'Eglise, après celui des siècles passés tel que l'a souligné le Père Congar, ce monophysisme qui avait rendu exsangue l'humanité du Verbe fait chair, et dans cette droite ligne, avait rendu quasi sans intérêt réel et cette terre des hommes et leur vie, le péché actuel de l'Eglise n'est-il pas de se spiritualiser de manière indue en voulant faire d'elle-même la solution de l'avenir de l'humanité, une solution d'en-haut — angéliste — comme certains qui transforment des réunions spirituelles et l'Esprit lui-même en solution guérisseuse contre la solitude ou la déprime, contre toutes les adversités, contre les difficultés à vivre entre les hommes et avec eux ?

Le discours de Pierre après la Pentecôte, discours que d'aucuns trouvent déli- rant parce qu'il leur paraît inouï que Pierre n'hésite pas à parler, à s'engager dans une

prise de parole et qu'il fasse descendre Dieu sur terre et l'Amour dans le fouillis des problèmes humains, ce discours est en fait éminemment réaliste : il amarre l'Esprit à l'histoire. Le signe des temps de l'Esprit, c'est lorsque l'Eglise ne se réfugie pas sur sa montagne magique mais qu'elle œuvre dans la plaine pour la construction de l'amour, « les uns les autres », entre les peuples, entre les hommes, indéfiniment, concrètement.

Où est le réalisme de Pierre aujourd'hui ? Comment ne pas poser la question ? Je sais bien que poser la question paraît, à certains dans l'Eglise, un blasphème, une manière de saper sourdement et dans la nuit, cette Eglise qu'ils travaillent tout le jour à restaurer. Mais Paul, à Antioche, n'a-t-il pas posé quelques questions à Pierre ?

Et d'abord le réalisme qui consiste à être vrai sur le passé. A la Commission Nationale des Droits de l'Homme où je me trouve, j'entends le représentant de l'Eglise de France proclamer que les Droits de l'Homme sont d'abord chrétiens, que les valeurs républicaines sont chrétiennes, que l'Europe est chrétienne, sinon romaine en ses racines ; on se croirait au Moyen-Age ; on semble oublier le Renaissance, la Révolution française, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (que Pie XII n'a jamais voulu signer), tous les contentieux et les luttes de Rome contre tout ce qui exprime la possibilité d'une vie authentique humaine et spirituelle, même sans religion.

Ensuite, le réalisme avec notre aujourd'hui. On continue les refus, par exemple dans le domaine si grave de la bioéthique ; on anathématise la possibilité d'une morale séculière, valable, indépendante d'une référence à des normes données par un magistère extérieur. Tout au fond, la peur, « la peur qui fait plus de mal que le mal », disait saint François de Sales, la peur devant la modernité, devant la liberté elle-même. Il n'est pas difficile de prévoir que les changements, à l'Est, provoqueront dans des pays comme la Pologne, une sécularisation et donc un recul d'une pratique religieuse qui était liée, pour une part, à la situation politique ; au lieu d'entrer à fond dans le mouvement de liberté qui a surgi là-bas, ne va-t-on pas vouloir constituer des ghettos dits de « nouvelle évangélisation », des forteresses, des bastions volontaristes pouvant résister à l'hédonisme et à l'individualisme occidental ?

Comment ne pas voir qu'il y a aujourd'hui, dans certains milieux d'Eglise, une dénonciation équivoque de l'individualisme ? Il y a un individualisme égoïste, libéral du chacun pour soi ; il y a aussi, et peut-être surtout, aujourd'hui, une montée de la personne, un désir chez tant d'êtres humains d'accéder à une pleine liberté de choix, à une

réelle autonomie d'hommes debout. La méfiance séculaire de l'Eglise envers la liberté va-t-elle l'amener à condamner ensemble les deux individualismes ?

Notre monde est en train de connaître une immense explosion liée aux sciences et aux techniques, un extrême bouleversement de l'existence quotidienne, du travail, des soins de santé — la prochaine décennie nous apportera sans doute des découvertes biologiques étonnantes — de l'ensemble des conditions de vie. Ceci avec des disparités effrayantes entre le Nord et le Sud, un fossé qui se creuse de plus en plus.

C'est tout cet ensemble qu'il s'agit de prendre en compte dans un esprit de progrès, de développement, de transformation, de liberté ; et il s'agit, pour Pierre aujourd'hui, de poser les vraies questions et d'appeler tous les hommes à un supplément, non pas d'âme au sens éthéré du terme, mais à un supplément de *responsabilité* devant ces problèmes mondiaux.

On a assez souvent remarqué que l'Esprit, qui souffle où Il veut, semblait avoir soufflé davantage, depuis plus d'un siècle, pour les grandes transformations sociales du monde, pour les renouveaux dans les domaines de la pensée ou de la science, sur ceux qui ont d'autres convictions que la foi chrétienne que sur les disciples du Christ, ceux-ci étant trop souvent comme à la traîne. Et on a pensé qu'il y avait là une sorte d'humour de Dieu, d'humour de l'Esprit qui se moque doucement des chrétiens et de leurs peurs, qui leur montre que les autres, ceux que les chrétiens appellent « incroyants » ou « indifférents », croient en l'homme plus que les chrétiens, sont moins indifférents aux joies et aux espoirs comme aux malheurs humains que nombre de chrétiens, l'Esprit qui montre aux chrétiens qu'Il souffle avec vigueur sur tous les hommes, sans distinction, même religieuse, qu'Il veut mettre son feu, le feu de Dieu, sur tous les peuples, toutes les mentalités, toutes les cultures, à Bucarest comme à Santiago du Chili, à Pékin comme au Caire. Heureux ceux qui aperçoivent cet humour de l'Esprit, ils n'ont pas fini de s'amuser.

L'Esprit-Saint pour la Mission

René SALAÜN

C'est l'exercice loyal, inlassable, de leurs fonctions dans l'Esprit du Christ qui est pour les prêtres le moyen authentique d'arriver à la sainteté (Vat. II Ministère et vie des prêtres. n° 13).

L'Esprit du Christ !

Bien sûr, il est celui qui « change nos cœurs de pierre en cœurs de chair », selon la prophétie d'Ezéchiel (36/26-27).

Il fait comprendre autrement, en profondeur, transformant les mentalités : Paul le rappelle aux Corinthiens superficiels (1 Cor. 2). Il fait vivre autrement, en fils de Dieu, maîtrisant nos lourdeurs charnelles par la puissance de l'esprit (Rom. 8 Gal. 5).

Mais les ACTES DES APOTRES nous tiennent un langage différent. Ils mettent en vive lumière un autre aspect du don et de l'action de l'Esprit-Saint. Dans ce livre il n'est plus question de la victoire de l'esprit sur la chair, de la supériorité de l'esprit sur la lettre. A 55 reprises l'Esprit intervient, et toujours à propos de la MISSION. C'est lui qui l'inspire, la conduit et la soutient.

Il la prend en charge depuis son point de départ, Jérusalem, jusqu'à son sommet, Rome centre du monde alors connu (Actes 1/8), après avoir rencontré au passage « des hommes de toute tribu, langue, peuple et nation, rachetés par le sang du Christ » (Apoc. 5/9).

Prélude

Le jour de l'Ascension, les Apôtres rêvaient, les yeux levés au ciel. Ils en étaient encore au messianisme israélite (1/6). Ils imaginaient que le règne final de Jésus, et le bonheur promis, c'était pour bientôt (1/7). Jésus les ramène sur terre. Allons, il y a autre chose à faire : le temps est venu de la mission, de la puissance de l'Esprit pour l'annonce de l'Évangile au monde, le temps du témoignage, parole et aussi martyre.

Le Saint-Esprit, mais avec qui ? Avec l'Église. Eminemment avec les 12. Il faut donc reconstituer le groupe (1/21-22), en signe de continuité du peuple des 12 tribus : Jésus, poussé par l'Esprit, avait préparé ses Apôtres pour cela (1/2). Mais aussi avec toute l'Église : autour et avec les 12, il y a 120 disciples (1/15).

D'abord les Juifs

C'est l'idée de Dieu depuis Abraham (Gen 12/1-4). C'est la pratique de Jésus, et ce sera celle de Paul, au long de ses périples. « Le salut vient des Juifs », disait Jésus à la Samaritaine (Jn. 4/22). Jérusalem, lieu du salut, va être le point de départ de l'annonce du salut.

Pentecôte et pentecôte.

La pentecôte juive célébrait l'alliance : celle nouée sur la montagne, avec accompagnement de vent violent et de feu venus du ciel, avec engagement de foi droite et de vie juste venant du peuple (Ex. 19-20). La nouvelle Pentecôte, elle, inaugure le don de l'Esprit pour la mission.

Tous remplis de l'Esprit-Saint (2/4)

« Tous », autrement dit l'Eglise (1/14-15 et 2/1).

« Remplis de l'Esprit-Saint : cela sera sans cesse redit spécifiquement pour les témoignages de Pierre (4/8), des croyants réunis (4/31), des sept nouveaux ministres (6/3), d'Etienne (6/10 et 7/55), de Barnabé (11/24), de Paul (13/9), et toujours au sujet du service de la mission.

Douze langues

Douze, en plus de celle parlée en Judée. A l'inverse de Babel qui prétendait à la souveraineté divine et voulait imposer sa souveraineté culturelle, l'Eglise de la Pentecôte s'impose de faire entendre le message dans l'idiome, la culture, la sensibilité de chaque groupe humain. L'Eglise d'aujourd'hui sait-elle parler autrement que dans son jargon ou sa langue de bois ?

Quel message ?

Le sabbat, le latin, un code de conduite, un tchador ?... Pierre annonce l'essentiel (2/14-36) : Ce crucifié, Dieu l'a ressuscité ; il l'a exalté à sa droite ; Jésus a reçu l'Esprit promis et il l'a répandu.

Cette prédication engendra une communauté exemplaire, rassemblée autour de la Parole et du Pain partagé. 3 000 adhérents (2/41), et même 5 000 encore (4/4), s'extasie — bibliquement ! — ce bon Luc. A partir de cette église de Jérusalem, la bénédiction va s'étendre à toutes les familles de la terre (3/25). En effet « remplis de l'Esprit-Saint, ils disaient avec assurance la parole de Dieu » (4/31).

Des difficultés.

Elles font partie de la vie ! Elles firent partie de la vie de l'église de Jérusalem, malgré le tableau édifiant peint par Luc (2/42-47 et 4/32-36).

A l'intérieur, il y a de la triche. Ananie et Saphire ont menti à l'Esprit-Saint (5/4 et 9). Pierre doit veiller à l'authenticité chrétienne. Il y a aussi des querelles entre parlers (araméens ou grecs) et intérêts (bien matériels) différents (6/1). A l'Eglise de s'organiser : on recrute 7 responsables en plus des 12. Tous « remplis d'Esprit-Saint » et de sagesse. Tous de culture grecque : tel Etienne, « homme rempli de foi et d'Esprit-Saint ». (6/1-6).

A l'extérieur c'est la persécution, comme Jésus en avait averti les disciples, non sans leur promettre l'assistance de l'Esprit (Luc 12/11). Pierre, avec l'Esprit-Saint, affronte le Sanhédrin et prêche la résurrection (5/32). Etienne aussi, le premier martyr, « rempli de l'Esprit », montre que toute l'histoire d'Israël achemine, aboutit à Jésus, le mort ressuscité (6/8-7/56).

Au-delà du Judaïsme

Pas seulement à Jérusalem et en Judée. Les judéens, pour des raisons historiques et religieuses, méprisaient et haïssaient les mal-croyants de Samaritains. Jésus au contraire avait enfreint préjugés et tabous (Jean 4, Luc 9/52-55 et Lc 33-37). Aussi Philippe, puis Pierre et Jean, les intégrèrent-ils à l'Eglise, et les Samaritains reçurent l'Esprit-Saint.

Grâce à la « diaspora », il y avait beaucoup de « gentils » qui adhéraient à la foi juive, mais sans franchir le pas de l'intégration totale au peuple de l'alliance, par la circoncision et les observances. Ainsi un haut fonctionnaire éthiopien. Poussé par l'Esprit (9/29), Philippe lui annonce Jésus-Christ. « Qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? demande l'éthiopien (autrement dit : « Est-ce qu'il faut que je me fasse d'abord juif ? »). Philippe n'hésite pas à baptiser.

Ainsi également le centurion Corneille.

Un juif contractait une impureté légale s'il fréquentait un païen. Cela pouvait se justifier au moment de la conquête de Canaan. Mais le tabou persistait au premier siècle. A fortiori un officier de l'armée d'occupation était-il infréquentable. Pour les évangiles, la foi prime sur les appartenances ethniques ou religieuses (Matt. 8/5-10 et 27/54). Mais Pierre, lui, a du mal à opérer

le dépassement, d'aller rencontre Corneille (10/9-16). Le Saint-Esprit dut s'en mêler (10/19). L'apôtre finit par admettre : « Le pardon est accordé à quiconque met en Jésus-Christ sa foi ». Aussitôt, à l'étonnement des juifs chrétiens, l'Esprit manifeste son accord (10/44-47).

L'Évangile aux païens

Loin d'arrêter l'Évangile, la persécution des juifs chrétiens va déclencher son expansion. Comme prophétisé lors de la Pentecôte, ce fut l'œuvre de gens de la diaspora (11/20 et 22-25) : « Certains, originaires de Chypre et de Cyrène, arrivèrent à Antioche, et annoncèrent aussi aux Grecs la Bonne Nouvelle de Jésus Seigneur ».

Ce fut un tournant décisif, bien sûr pris sous l'influence de l'Esprit : il y avait à Antioche, dans l'Eglise du lieu, des prophètes et des hommes chargés d'enseigner la foi : Barnabé, Syméon, Lucius de Cyrène, Manaën, et Paul. Un jour qu'ils célébraient le culte du Seigneur, et qu'ils jeûnaient, l'Esprit-Saint dit : « Réservez-moi donc Barnabé et Paul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés » (13/1-2).

Luc nous décrit alors le cheminement de l'Évangile à travers le monde grec, à Chypre en Asie mineure : Antioche de Pisidie, Iconium, Lystre... Paul et Barnabé s'adressent d'abord à la communauté juive locale. Celle-ci donne naissance à un petit noyau chrétien, mais aussi à une opposition sectaire. Les deux apôtres se tournent alors vers les païens. Les événements — qui n'étaient contraires qu'apparemment — et le Saint-Esprit contribuent ainsi ensemble au succès de la mission (13/46 et 52).

Problème grave.

Un tel débordement au-delà des frontières religieuses juives était une révolution. Il y avait eu l'Éthiopien. Il y avait eu le centurion Corneille (et ce ne fut pas simple). Mais c'étaient des « adorateurs », de foi juive. Cette fois il s'agissait de purs païens.

La sensibilité de beaucoup de chrétiens de Jérusalem, y compris leur chef Jacques, le « frère » du Seigneur, était heurtée. Ne fallait-il pas faire passer les païens par l'étape de la circoncision et des observances avant de les baptiser ? L'avenir de l'Évangile était mis en question. Céder aux traditionalistes, c'était stériliser l'entreprise missionnaire. Exiger des grecs, puis des latins et des autres, qu'ils se fassent juifs c'était les rejeter d'avance...

On réunit l'Église (15/6 et 23), c'est-à-dire les Apôtres, les « anciens » (presbyteroi), et les simples fidèles. La discussion fut vive. Pierre finit par trancher, ou plutôt Pierre, l'Église et le Saint-Esprit (15/8, et 28) : « L'Esprit-Saint et nous-mêmes avons décidé de ne vous imposer aucune charge que ces exigences inévitables ». A Jacques on concédait en effet de maintenir quatre exigences, pour que judéo et pagano-chrétiens puissent coexister pacifiquement dans les communautés.

Ah, si les missions étrangères de Paris et les autorités romaines, avaient écouté les jésuites, et manifesté la même largeur de vue que l'assemblée de Jérusalem, au moment de la querelle des rites chinois, la mission n'aurait peut-être pas été à demi stérilisée pour des siècles en Extrême-Orient.

Certains se demandent également, si Paul, dans ses démêlés avec les judaïsants a bien eu raison de relativiser les exigences concédées à Jacques (Rom. 8/8 ; 1 Cor. 14/14) : il aurait ainsi accéléré la cassure entre les juifs et l'Église.

Toujours plus loin.

Les missionnaires reprirent leurs tournées. Il fallait affermir les premières fondations. Mais on risquait aussi de se limiter, de s'enfermer dans l'Église déjà là. L'Esprit veillait ! « Paul et Silas parcoururent la Phrygie et la région galate, car le Saint-Esprit les avait empêchés d'annoncer la parole en Asie. Arrivés aux limites de la Mysie, ils tentèrent de gagner la Bithynie. Mais l'Esprit de Jésus ne les laissa pas faire ». (16/7).

Ils durent franchir la mer, passer en Europe, annoncer l'Évangile à Philippes, Salonique, Athènes la raisonneuse, Corinthe, le port tumultueux et interlope ?

Au compte de l'Eglise.

On ne peut dire que Paul ait eu un penchant pour les « personnalités », Jacques, Pierre et Jean, considérés comme des colonnes (Gal. 2/6-9). Mais il ne voulait pas « courir ou avoir couru en vain » (Gal. 2/2). Il retourna donc à Jérusalem, qui était alors le centre de l'Eglise. On se donna la main en signe de communion, « afin que nous allions nous vers les païens, eux vers les circoncis » (Gal. 2/9).

Il y fallait du courage, car il était attendu « par des faux frères » (Gal. 2/3). Mais il y avait surtout l'action de l'Esprit : « Maintenant, prisonnier de l'Esprit, me voici en route pour Jérusalem. Je ne sais pas quel y sera mon sort ; en tout cas, l'Esprit-Saint me l'atteste de ville en ville, chaînes et détresses m'attendent. Je n'attache d'ailleurs vraiment aucun prix à ma propre vie ; mon but c'est de mener à bien ma course et le service que le Seigneur m'a confié : rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu » (20/22-24).

Jusqu'à Rome.

De fait, l'acharnement de ses adversaires de Jérusalem lui valut toutes sortes d'avaries, prisons, procès, sans compter le voyage dramatique en mer, de la Crète à Malte. Car Paul avait dû faire appel au tribunal de l'empereur, donc aller jusqu'à Rome, au centre du monde païen. Ainsi, encore une fois, les événements apparemment contraires ont tourné à l'avantage de la mission : au chapitre 28 des Actes la prophétie du chapitre 1 est réalisée :

« Vous allez recevoir un dynamisme, celui du Saint-Esprit qui surviendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ».

Revenons à Vatican II

S'il est bien vrai que « c'est l'exercice loyal, inlassable, de leurs fonctions dans l'Esprit du Christ qui est pour les prêtres le moyen authentique d'arriver à la sainteté », les Pierre, Jacques

et Jean, Paul et Barnabé, Etienne et Philippe, dont Luc nous raconte la course missionnaire, sous la poussée de l'Esprit, sont des saints authentiques, des « spirituels ».

Quand l'Apôtre écrit : « Ce qui manque dans ma chair à la passion du Christ, je l'achève en faveur de son corps qui est l'Eglise ; j'en suis devenu le ministre, en vertu de la charge que Dieu m'a confiée à votre égard : achever l'annonce de la Parole de Dieu » (Col. 1/24-25), quand il tient un tel langage c'est un spirituel.

De même, lorsque la sottise des Corinthiens l'oblige à étaler ses fidélités coûteuses à la tâche missionnaire : « Des Juifs, j'ai reçu cinq fois les trente-neuf coups, trois fois j'ai été flagellé.

Trois fois j'ai fait naufrage : j'ai passé un jour et une nuit sur l'abîme (de la mer). Voyages à pied, souvent.

Dangers des fleuves, dangers des brigands, dangers de mes frères de race, dangers des païens, dangers dans la ville, dangers dans le désert, danger sur la mer, dangers des faux frères.

Fatigues et peines, veilles souvent ; faim et soif, jeûne souvent ; froid et dénuement.

Sans compter tout le reste, ma préoccupation quotidienne, le souci de toutes les églises. Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui tombe que cela ne me brûle ? ».

Assurément Paul se nourrissait de la Bible, Paul priait, Paul « tenait son corps assujéti » etc. ... Ce n'était pas le tout de sa spiritualité. C'était au service de l'essentielle fidélité à sa vocation d'apôtre.

A l'aventure de l'Esprit

Christophe KERBOIS

Chez les gens riches en langage, l'Esprit s'exprime par des « balbutiements ineffables » (Ro 8). Chez les psychotiques et les amputés de la communication, il cherche avec eux l'accès à la parole créatrice. Des hommes et des femmes travaillent à l'accompagnement de ce chemin. Christophe, en formation au ministère à la Mission de France, a souhaité prendre une année pour vivre cette aventure de l'Esprit.

En entrant à l'APRIM (Association Pour la Réadaptation des Infirmes Mentaux) je vis une réelle aventure, car je ne connaissais rien, du monde des psychotiques profonds. Mon unique expérience en milieu de déficients mentaux était courte, environ un mois et demi en CAT (Centre d'Aide par le Travail) avec des patients aptes à un travail manuel et capables de parler. Cela m'avait sensibilisé et intéressé. Mais mon bagage de connaissance et ma pratique restaient nuls pour affronter les jeunes handicapés de l'APRIM et en l'occurrence ceux de l'unité 2 où j'avais effectué une journée d'essai, de contact — comme ils disent — et c'est bien de contact qu'il s'agissait.

L'APRIM se trouve à Roissy-en-Brie, au bord de Marne-la-Vallée, en Seine-et-Marne. En m'y rendant pour la première fois, à l'occasion de ma journée de contact du 28 août dernier, j'ai d'abord pu constater que l'établissement était totalement isolé de la ville, au bout d'une route qui ne mène que là, en lisière de la forêt d'Emerainville, 500 mètres au-delà de toute habitation. La première grille franchie apparaît un parking puis une bâtisse (le comité d'entreprise), enfin une seconde barrière à ouverture électrique que seul un code permet d'ouvrir dans l'autre sens, pour ressortir. Cette première impression fait froid dans le dos : quand on a poussé derrière soi cette seconde grille

le, on se sent enfermé dans une enceinte dont on ne sait qu'une chose, c'est qu'il y a des « fous » quelque part. Excusez-moi de l'expression, mais c'est bien le sentiment qu'on éprouve quand on y pénètre pour la première fois. J'aperçois quelqu'un, par chance c'est le directeur avec qui je dois avoir un entretien. Il me présente l'établissement qui possède un IME (Institut Médico Educatif) capable d'accueillir des enfants de 6 à 14 ans, pouvant rester jusqu'à 25 ans. Un IM Pro (Institut Médico - Professionnel) pour des adolescents et une MAS (Maison d'Accueil Spécialisé) recevant des adultes. Il insiste particulièrement sur la pathologie très lourde des patients et sur leurs conditions de vie afin de préciser les exigences du travail éducatif. En particulier dans l'IME où il envisageait de m'envoyer, les jeunes vivent en unité de 5 à 6 dans de petits pavillons où les éducateurs tentent de créer une cellule familiale, pour faciliter l'« apprentissage » de l'autonomie. Puis, une fois envoyé dans l'unité 2, j'ai pu comprendre pourquoi on m'avait parlé d'une journée de contact. S'il existe un endroit où l'on fait connaissance par contact, c'est bien ici. A peine arrivé, j'ai dû changer Sonia qui avait fait sur elle. Dès cet instant, elle ne m'a plus lâché, me tirant par la main, à sa façon, et insistant, déjà comme pour voir mes limites, celles où je craquerais et lui donnerais ce qu'elle désire. Il s'agit d'un jouet avec lequel elle ne sait que gratter pour s'enfermer sur elle-même et fuir ce qui l'entoure, ce qui l'angoisse. Tous les jeunes sont très différents, et nécessitent une attention particulière. Après cette courte mais intense journée, le chef de service m'a reçu me proposant une place. C'était rapide, je semblais convenir, mais surtout il avait besoin de personnel. En donnant mon accord, je me suis senti partir à l'aventure, voyant le fossé de mon inexpérience face à de tels jeunes. Mais j'avoue avoir un certain goût pour ce travail quand la motivation me prend.

Maintenant je ne regrette rien, bien au contraire, je travaille à l'APRIM depuis le 18 septembre et je peux déjà dire que ce temps, malgré sa brièveté, est riche de sens dans ma vie d'homme, et de chrétien. Dernièrement, à la question : qu'envisages-tu d'apprendre maintenant ? j'avais répondu : j'aimerais apprendre à aimer. Ce que je vis à l'APRIM est bien de cet ordre-là. Ce n'est donc pas un hasard si j'ai choisi d'y travailler. Je savais en effet qu'on exigeait un travail relationnel et c'est ce qui m'intéressait. Car dans ce domaine, il y a toujours à découvrir.

Dans les divers types de relations que nous sommes conduits à avoir, que ce soit au lever, au cours d'un repas ou en toutes autres circonstances, l'essentiel de toutes les démarches de l'éducateur reste le même. Il consiste à provoquer un « plus être » où le jeune prend un peu plus conscience de lui-même et de ce qui l'entoure. C'est un travail de fond que l'on ne maîtrise pas totalement, où il est bon de trouver une juste place. Rien n'est définitivement acquis, il faut sans cesse inventer.

Mais avant tout, une condition est nécessaire : celle de la réceptivité du jeune, car tu peux l'agiter éperdument, si le jeune n'est pas en état de recevoir, cela ne servira à rien (1). S'il est mal, angoissé et que tu n'y es pas sensible, ne pensant qu'à ce que tu veux lui communiquer, ce n'est pas la peine. Par contre, plutôt que de le perturber davantage en persistant, c'est là qu'il est bon de se résigner. Que cherches-tu vraiment ? Appliquer une pédagogie, ta pédagogie, ou bien plus simplement aider à vivre mieux ? Le mieux-vivre dont je parle n'est pas culturel, l'effet d'une civilisation, c'est avant tout un mieux-vivre parce qu'il y a reconnaissance, parce qu'il y a goût de vivre ; alors peut naître l'espoir, la volonté et la force d'aller plus loin, d'aller où l'on se sent appelé. En l'occurrence, c'est l'éducateur qui appelle le jeune, à se déplacer seul, à aller aux toilettes, à rester parmi nous, à parler ou s'exprimer, à tenir sa fourchette et à s'en servir pour manger, etc. ...Pour atteindre cela, seul l'amour est efficace parce qu'il donne accès à la vraie vie, celle qui n'est pas une survie de la souffrance, mais qui se révèle à l'être aimé comme une vie reçue et non une vie à défendre. Mais aimer à l'APRIM, est une épreuve, nécessaire parce qu'il ne serait pas vivable sans aimer de lever, de laver, d'habiller, de donner à manger, de faire jouer ou travailler, de promener, de coucher... un être humain qui te ressemble malgré tout.

L'handicapé mental te renvoie une foule de questions remettant en cause ta propre façon d'être et d'aimer. Autant de questions sur ta façon de te lever, de te laver... de vivre... Même des questions plus fondamentales : jusqu'où acceptes-tu l'autre différent de toi ? Jusqu'où estimes-tu que la vie vaut la peine d'être vécue ? Quelles sont les limites de ton amour ? Et surtout pourquoi ou pour qui aimes-tu ? Car en fait l'être humain, quel qu'il soit, te ren-

(1) Nous conservons ces phrases conjuguées à la seconde personne du singulier : l'auteur, semble-t-il, se parle à lui-même et ouvre un dialogue avec son lecteur.

voie toute son humanité et l'interroge sur l'homme et donc sur toi-même. C'est toujours une grande violence contre soi de ne pas aimer l'autre.

A l'APRIM où il est difficile d'aimer, parce qu'il est difficile de comprendre et où les relations sont telles que tu ne peux pas faire l'économie de tes sentiments, si tu n'aimes pas, tu ne restes pas. Bien sûr il y a différents degrés d'amour et différentes façons de supporter son manque d'amour, les choses ne sont jamais tranchées ; mais ta façon d'aimer transparait inévitablement dans le travail, dans ce que tu donnes, dans ce que tu vis avec les jeunes. Car eux tu ne les trompes pas, ils ne sont sensibles qu'à l'amour désintéressé, et vrai.

Voici une des particularités ou difficultés de ce type de travail : tout ce que nous faisons, sans exception, du début à la fin de notre journée, les concerne, étant donné que nous sommes chez eux et toujours avec eux. L'attention demandée est considérable dans tous les détails de la vie ensemble.

Nous sommes là pour eux. Se donner ainsi sans limite ni réserve, provoque une tension parfois très forte. Il faut savoir respecter ses possibilités et souffler quand il le faut. Aller trop loin ne serait bon pour personne.

Dans ce milieu on reçoit beaucoup malgré les apparences. On reçoit aussi des coups : sans tomber dans l'obsession, impossible d'esquisser l'interrogation : as-tu aimé en vérité ? On s'aperçoit très vite qu'il y a toujours des progrès à réaliser. En fait un dialogue s'est instauré dont il faudra attendre longtemps, très longtemps, une réponse positive. La rencontre de l'autre sans la richesse de la parole et du langage est à la mesure de la conscience de notre impuissance. Il faut faire tomber le masque du raisonnement pour se laisser sensibiliser par leurs besoins qui nous dérangent et exigent davantage d'investissement. Le travail d'équipe et l'échange entre éducateurs est très intéressant malgré quelquefois une tendance à imposer sa propre solution.

Bien sûr, il y a les joies spontanées des petits « plus » dans la vie quotidienne des jeunes. Joie qu'il est bon de contenir afin de leur laisser toute la responsabilité de l'effort fourni. Enfin, ce qui donne sens à ce travail, c'est d'aimer malgré tout : aimer parce qu'il y a vie, et quand il y a vie il y a espoir. Aimer parce que tu travailles à faire exister cette vie que tu as toi-même reçues.

Peindre c'est lutter contre la mort

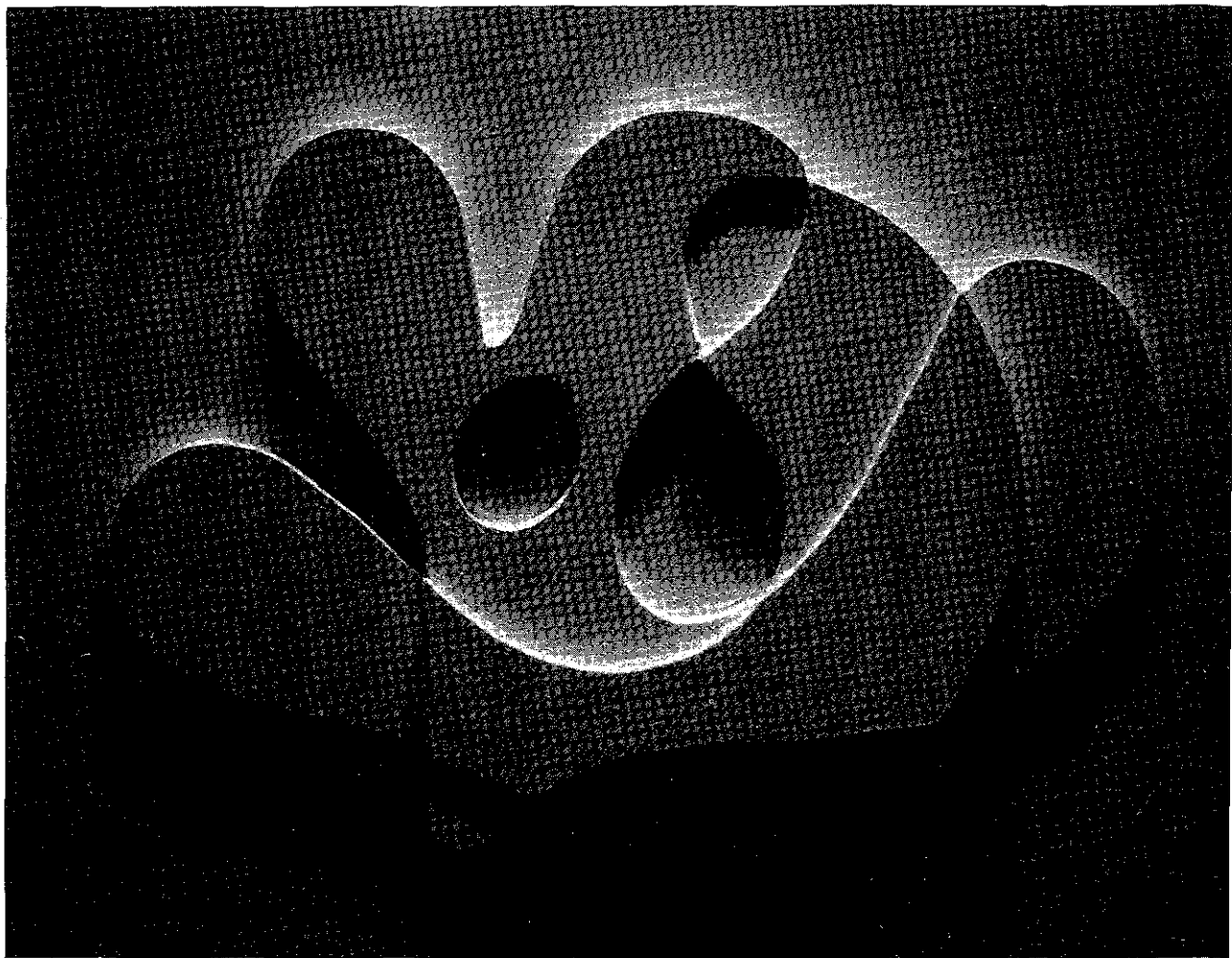
André GENCE

J.M.P. — Est-ce que tu as le sentiment que la peinture contemporaine, actuelle, du XX^e siècle, est une peinture qui est dans le droit fil de celle que nous avons connue dans les autres temps ?

A.G. — Il y a eu pendant des millénaires ce qu'on appelle les arts primitifs. Jusqu'à la fin du Moyen-Age, l'art était théologique. Il était l'expression religieuse de l'homme. Il exprimait son lien à Dieu. L'homme devait se situer dans le monde, conquérir son espace vital et il avait, pour cela, besoin de Dieu. L'Art était pour lui l'expression symbolique de ce à quoi il aspirait.

A la Renaissance, avec les premières découvertes scientifiques, le domaine religieux se limitera peu à peu au culte. La référence ne sera plus la théologie, mais la nature. Le fossé entre le culte et la culture commencera à se creuser. Quel bouleversement ont été les premières décou-

vertes ! La terre n'était plus le centre du monde et l'homme avait la possibilité de mesurer le temps et l'espace. Toutes ces découvertes, qui changeaient la vision de l'homme, faisaient que l'homme, en faisant une place beaucoup plus grande aux sciences et aux techniques, rétrécissait le champ de la religion qui devenait un domaine particulier. Le ciel et la terre se séparent, la fonction symbolique ne se fait plus, et l'allégorie prend sa place : l'homme, certes, croit en Dieu mais un Dieu qui n'anime plus son existence ; un Dieu là-haut, d'où une théâtralisation de l'art. L'artiste reproduit le spectacle du monde. Il en jouit et il exprime son pouvoir, sa puissance. L'Art devient jeu gratuit. A ce moment-là, les artistes signent leurs œuvres. Et l'Art devient une activité particulière ; il se coupe petit à petit et de la religion et aussi du travail manuel ; il y a une séparation entre les artisans et les artistes.



A. Gence : Bas Relief de l'Autel Saint-André de Bobigny

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle où de nouvelles découvertes remettent en cause la vision de l'homme et le pouvoir créateur de l'homme. La découverte de la photographie remettait en cause la fonction du peintre dans la société; puisqu'avec un appareil on pouvait représenter le visage de quelqu'un, on n'allait plus voir le peintre pour son portrait. Donc les peintres vont essayer de trouver d'autres motivations. Ils regardent le monde et, au lieu de peindre des objets dans le temps et dans l'espace, ils vont peindre l'espace-temps. C'est l'impressionnisme. La peinture n'est plus un dessin colorié. Elle n'est plus un objet dans le temps et l'espace. Elle devient le temps et l'espace. Sisley utilisait les peupliers pour donner l'impression du vent. Pour exprimer la réalité cosmique, le peintre fait exploser les objets et c'est l'art moderne qui naît. La nature devient un prétexte, comme disait Cézanne. L'homme ne reproduit pas la nature, il exprime le sentiment qu'il éprouve devant elle. Autrement dit, on est passé d'un art du divin à un art de la nature, puis à un art de l'homme. Ni Dieu ni la nature ne jouent leur rôle dans l'inspiration de l'artiste. L'artiste ne trouve son inspiration qu'en lui-même. Et toute l'histoire de l'art moderne est l'histoire de l'œil de tel artiste, la sensibilité de tel autre. C'est l'homme qui exprime SA vision du monde et qui essaye de savoir QUI il est. Je pense qu'à l'heure

actuelle on assiste à la mort de cet art humaniste.

Ce qui domine aujourd'hui, c'est la technique. Et l'art exprime souvent le triomphe de la technologie. La technique y prend la place de la symbolique. Quand l'artiste utilise l'ordinateur, il introduit une systématique dans l'expression qui tue l'inspiration. L'art se dépoétise, il devient répétitif. Or l'art n'est pas au service de la quantité. Evidemment, par l'art, l'homme essaie d'introduire l'éternel dans le temps historique, dans le temporel. C'est le maintenant, « la main qui tient ». Le peintre essaie de se maintenir dans un temps qui se déroule, qui s'en va; il essaie de maintenir quelque chose qui reste. D'où ce besoin que l'homme a d'exprimer, d'écrire, de s'écrire, de laisser des traces.

C'est René Char qui dit : « L'homme de science laisse des preuves, le poète et l'artiste laissent des traces ». Et Jésus-Christ n'a jamais écrit; si, une fois, sur la terre, avec son doigt. Mais il a laissé des traces. Il n'a pas écrit un catéchisme, il a laissé des traces sur le sable éphémère.

JM.P. — Ta peinture est différente mais elle ne représente pas non plus des pommes ou une montagne, comme chez Cézanne, ou encore des tournesols, des iris, comme l'a fait Van Gogh. Tu donnes évidemment, comme tu le dis, une forme à un fond mais ça ne

représente pas des choses de la vie courante.

A.G. — Quand je peins le jeu du soleil sur ma fenêtre, c'est une réalité de la vie courante : le jeu entre le blanc et le noir, entre la lumière et l'ombre, le rapport du vertical et de l'horizontal ; on vit là-dedans, il suffit de regarder. Ce que je cherche à peindre, ce n'est pas quelque chose qui est objectivement repérable.

IM.P. — Et pourquoi, justement ? Pourquoi tu ne cherches pas à...

A.G. — Ça ne m'intéresse pas ; je l'ai fait, j'ai fait des natures mortes et des paysages... Teilhard de Chardin, à la fin de sa vie, disait : « Ce que j'aime ne se voit pas ». J'en suis là. Ce que j'aime ne se voit pas, ma vision est intérieure. Kandinsky a écrit : « Ce qui compte dans l'art c'est la nécessité intérieure ». Je peins par nécessité intérieure. C'est pour cela que je ne me situe pas dans le monde de l'objectivité, c'est-à-dire du profane, de ce qui est là. Je n'essaye pas de raconter une histoire, je ne fais pas de philosophie, ce n'est pas une prédication non plus... J'essaye d'exprimer le mystère de la vie et de la mort. Saint Jean dit : « La lumière a lui dans les ténèbres », c'est ce que je peins. Pour moi, toute peinture est un acte pascal, un passage de la mort à la vie, du noir au blanc, des ténèbres à la lumière.

J'essaye d'atteindre une soudaine évidence. Il en est ainsi lorsque ce qui est peint ne peut plus rien céder au changement et à la contingence et que je suis passé des ténèbres extérieures à la lumière intérieure. J'ai souvent remarqué qu'il suffit parfois d'une tache de couleurs pour que tout se mette à vibrer et à vivre. C'est du domaine du mystère ; face à lui, l'ordinateur est impuissant ; ça ne peut pas être programmé. Ce qui me touche le plus, quand je fais une exposition, c'est que les gens sentent cela.

IM.P. — Est-ce que cela a un sens de parler d'art chrétien ?

A.G. — Non, il n'y a pas un art chrétien. Dans la primitive Eglise, les symboles étaient ceux de la civilisation gréco-romaine auxquels les chrétiens donnaient un autre sens. Les symboles appartiennent à tout le monde et ils sont polysémiques. Le langage chrétien puise son expression dans le Cosmos. La relation au soleil, à la lune, aux étoiles, au firmament, à la pluie, à la mer, tous les hommes font cette expérience. « Les cieux et la terre racontent la gloire de Dieu », dit le psaume. Il n'y a pas que pour les chrétiens, c'est pour tout le monde. C'est pour cela que l'art est encore un langage qui reste universel dans la mesure où il se situe dans cette perspective cosmique.

Il n'y a pas d'art chrétien, pas plus qu'il ne pouvait y avoir un art socialiste au temps du stalinisme ou un art nazi sous le régime hitlérien. Il y a des artistes chrétiens dont la foi a certainement une influence sur leur inspiration et dans leur manière de faire l'unité entre la forme et le fond, ou de donner un fondement à leur expression. Le message exprimé en doctrine abstraite perd sa substance. Il a besoin de l'art et de la poésie pour prendre chair. « Le Verbe s'est fait chair ». L'artiste, qu'il soit croyant ou incroyant, donne chair au Verbe. Cependant il a besoin pour cela d'utiliser le langage symbolique qui se rit des significations préétablies. Il n'y a pas d'art chrétien. Il y a un art qui, comme toutes les réalités du monde, de la création, depuis la chute, attend son salut. Le salut en Jésus-Christ touche le Cosmos. C'est la Nature entière qui gémit, comme dit Saint Paul, qui souffre les douleurs de l'enfantement. La Nature attend quoi ? Non pas d'être sacralisée, mais d'être sanctifiée ; ce n'est pas pareil. La sacralisation de la nature, c'est du paganisme, mais l'homme devenu saint sanctifie le monde. L'art ne sauve rien ni personne ; mais, comme la nature tout entière, « il attend en gémissant » que sa beauté soit sauvée par l'homme devenu saint.

J.M.P. — Mais, l'artiste qui n'est pas chrétien, il est devenu saint ?

A.G. — Il tend vers ça. Je connais beau-

coup d'artistes qui me disent ne pas être chrétiens. L'un d'eux m'a dit un jour qu'il envoyait ma foi, lui, le mécréant, « Toi qui crées sans cesse, lui ai-je répondu, comment peux-tu dire que tu es un mécréant ? » Quelqu'un qui crée n'est pas un mécréant. Un mécréant, c'est quelqu'un qui ne crée pas ou refuse de créer. Croire c'est créer, que je le sache ou que je ne le sache pas, cela n'a pas d'importance. Des croyants, il y en a beaucoup parmi les athées. Le refus de Dieu est une manière d'exprimer Dieu. Je serais pour cela plutôt partisan de la théologie apophatique. Je préfère exprimer la réalité du divin par la négation plutôt que par des affirmations qui enferment l'infini dans le fini. Je préfère laisser l'espace ouvert. Dans la création, il faut que l'espace soit toujours ouvert. On ne peut pas se contenter d'un espace fermé. Les définitions dogmatiques enferment les mystères.

J.M.P. — Quel rapport existe-t-il entre l'Art religieux et l'Art sacré ?

A.G. — L'Art religieux est souvent un art profane qui utilise des thèmes religieux. L'Art sacré dépasse l'individualité de l'artiste. Il est de nature ontologique et symbolique. Il ne raconte pas, il montre par le symbole la réalité du mystère. Le symbole cosmologique est la clé du symbole théologique. L'Art sacré est une célébration du monde, une épiphanie des choses. Il ins-

taure une relation avec une réalité nouvelle. Le sacré, c'est tout ce qui permet à l'homme de vivre. Il touche à la vie et à la mort... C'est pour ça qu'on ne peut pas sacraliser la technique, on ne peut sacrifier que ce qui touche à l'origine de l'homme, au problème des fins ultimes, au sens de la vie. Le sein maternel est sacré pour l'enfant parce que, s'il ne tète pas, il ne peut pas vivre. Quand on prend le pain et qu'on fait sur lui le signe de croix, c'est là un geste qui reconnaît dans le pain, en tant que symbole de la nourriture de l'homme, une dimension de sacré.

L'Art peut devenir sacré dans la mesure où il peut aider l'homme à vivre sa vie spirituelle ; mais à condition qu'il retrouve sa dimension cosmique et symbolique et que l'artiste ne confonde pas la peinture et la littérature. Peindre n'est pas dépeindre. L'artiste doit créer un signe qui révèle une présence, un mystère, qui crée le lien entre l'homme et le monde.

Le mythe, qui est la première poésie, est basé sur l'image ; il n'explique pas, il fonde. Ainsi en est-il du symbole qui n'explique pas, mais qui implique. Un symbole n'est pas une allégorie qui est une explication par une autre façon de dire, il est une image, un signe, une réalité donnée par la nature cosmique, onirique ou poétique. Dans l'image symbolique, c'est le monde qui parle. Le symbole jaillit de la nature. Il exprime la vie ou la mort, ce qui est or-

ganique. Il exprime des questions d'ordre métaphysique et non pas physique ou scientifique. Il ouvre un espace. Il manifeste et voile en même temps. Il donne envie de chercher plus loin la source et de se mettre en marche. Pour que l'Art redevienne le lieu d'une reprise du sens et soit de nouveau capable de symboliser la réalité, il doit rompre avec le système technicien qui réifie l'homme et considère l'Art comme un objet.

Pour un artiste, le sacré c'est un rythme, une direction, une orientation, un orient, le chemin vers un centre révélateur de sens. Le croyant dira un chemin vers le divin, un buisson ardent dressé entre la terre et le ciel.

« Peindre c'est interroger le monde avec ferveur, se l'approprier et, en même temps, en être possédé en sortant de soi-même. La peinture n'a rien à prouver, elle n'a qu'à exister », dit Jean Bazaine.

J.M.P. — Jean Bazaine dit aussi : « On peut être un saint, un militant généreux et faire une peinture crapuleuse. Le temps de la peinture n'est pas celui de l'homme ». Qu'est-ce qu'une peinture crapuleuse ?

A.G. — C'est la peinture commerciale. Le type qui peint pour faire du fric. Ça arrive, ça : des gens qui appliquent un système. Si j'étais sous contrat avec un marchand qui m'invitait à faire des choses

qui ne correspondent ni à mon inspiration ni à ma vérité intérieure, je serais un sa-laud. Avec le talent, on peut faire ce qu'on veut. La beauté du diable, cela existe. Je pense que la création artistique est un des secteurs où l'affrontement entre le divin et le diabolique est le plus fort. Depuis la fin du XIX^e siècle, l'art n'exprime plus la société mais son négatif : ce qui en elle est puissance de mort. Il exprime le manque, la frustration d'une société positiviste où règne en maître le système technicien dans lequel la critique d'Art devient un discours phantasmatique à l'état pur.

On ne crée plus une œuvre, on pose un acte, on produit un événement et, de l'absolu de l'instant, il ne reste rien. S'il y a un message, il faut qu'il soit obscur à un point tel que, sans le critique, l'artiste serait réduit au silence et à l'incommunicabilité. Le rôle du critique serait de dévoiler le sens de ce non-sens, de combler le fossé, de parler à la place de l'œuvre. Il devient une sorte d'énarque de l'Art, il concrétise la prétention de Roland Barthes de créer une science de la littérature.

Immense malentendu qui met en péril la Culture et l'activité créatrice des artistes. Art et Poésie disparaîtront le jour où ils n'auront plus rien à voir avec la parole pour ne devenir que des moyens d'action. C'est le règne de l'art-objet qui a quitté la sphère du sens, de l'éternel et de l'être. Comme l'écrit Jacques Ellul dans son dernier livre « **Le Bluff technologique** » : « L'Art

n'est plus qu'une allégorie de la société technicienne » ou, au mieux, une glose, ou bien un art de fuite, expression de la nostalgie d'un paradis perdu.

J.M.P. — Tu as écrit un jour : « Un artiste cherche toujours l'absolu car son art n'en est qu'une approche lointaine. Sa quête, qui est une expérience spirituelle, lui fait rechercher sans cesse une évidence qui lui échappe toujours ». Tout à l'heure, tu m'as dit : « chercher, moi chercher ? je ne recherche jamais ! ». Explique-moi un peu cette contradiction. Quelle différence fais-tu entre quête et recherche ?

A.G. — Ce n'est pas une recherche dans le sens où l'on emploie le mot habituellement. Le mot recherche, c'est plutôt la quête, la quête de l'origine, la quête de l'amour, la quête des autres... L'homme est toujours en quête.

La recherche est quelque chose de beaucoup plus intellectuel, c'est en vue d'une possession... La recherche c'est plutôt par rapport au savoir, la quête c'est par rapport à la connaissance ; ne confonds pas le savoir et la connaissance. La connaissance, c'est une nouvelle naissance dans le sens où Jésus dit : « il faut naître de l'eau et de l'Esprit ». Connaître, c'est « naître avec » et l'art n'est pas du domaine du savoir, c'est du domaine de la connaissance.

Penser charnellement, c'est adapter son esprit à la nature en se conformant à ses mécanismes. Mais penser selon l'esprit, c'est au contraire adapter les choses à l'esprit, faire du phénomène objectif le support et l'expression du spirituel. L'Art rapproche de ce que la connaissance abstraite sépare ; en lui, le signe chasse le signe pour faire apparaître une signification. Les choses sont illusion mais aussi allusion. Illusion reconnue et aussitôt dépassée par l'allusion qu'on y décèle et qui renvoie à l'immense, à l'être.

L'aspiration à la Beauté coïncide avec la recherche de l'Absolu, de l'infini. Les termes de transfiguration, incarnation, image, lumière sont toujours actuels chez tous les artistes. Il y a en eux une unité secrète entre le fini et l'infini, entre l'art et la transcendance.

La vraie Beauté n'est pas dans la nature mais dans l'épiphanie du Transcendant qui fait de la nature le lieu cosmique de son rayonnement. C'est l'art apparenté à la vision apocalyptique des choses ultimes, tâche eschatologique révélant le sens de l'histoire.

L'Art ne peut redevenir parole humaine qu'à la condition qu'il soit de nouveau lieu d'une reprise de sens. Il nous rend co-naissant ; son rythme est invitation à respirer et à vibrer avec le monde, et le sens qu'il nous révèle est vécu comme dévoilement d'un monde exprimé dans l'épiphanie

du sensible. Mais il faut pour cela de l'imagination, car c'est elle qui fait que l'esprit devient vision. « La conciliation entre le vrai et le réel, disait Hegel, n'a pas lieu dans la pensée, elle a lieu dans l'imagination ». La nature imagine en nous.

Au XIX^e siècle, dans les salons mondains, on faisait jouer à l'Art le rôle du supplément d'âme. L'Art exprimait la détente, la fuite vers des paradis artificiels, parce que, avec le négoce, le commerce, la spéculation, il est difficile de vivre heureux. On sait très bien que l'argent ne fait pas le bonheur (quoiqu'il y contribue, dit-on !). Alors l'Art... On fait jouer un peu à l'artiste le rôle du fou du roi. Dans une société où finalement les gens sont plus ou moins conditionnés par les techniques, par l'économique, on fait jouer à l'artiste le rôle de l'homme libre, et il est chargé de jouer la comédie de la liberté pour les autres qui ne le sont pas. Pour lui, tout est possible, tout est permis.

L'ivresse de la fantaisie, celle du « n'importe quoi est possible », est simple divagation. Alors, l'artiste est l'homme libre ! Quand on touche à la création artistique, on touche à un tabou. L'artiste est chargé de vivre nos phantasmes et de les exprimer à notre place. Il porte la charge affective des autres. Or il faut que l'artiste aide les autres à devenir artistes. Moi, je ne suis pas artiste à la place des autres. Quand je fais une exposition, je fais appel au re-

gard créateur des autres qui sont autant artistes que moi. Je ne cherche pas à scandaliser, à épater. L'artiste doit respecter les autres. Van Gogh écrivait à son frère Théo : « Il n'y a rien de plus artistique que d'aimer les autres ». Personnellement, je ne fais pas voir, je donne à voir, et le regard des autres me nourrit. Un artiste authentique est humble. Les grands artistes sont des humbles, comme les grands savants. Je suis toujours ému par les réalités les plus humbles de la terre. C'est l'humilité qui révèle le mystère du monde. Un artiste cherche toujours l'absolu, car son art n'en est qu'une approche lointaine. Sa quête, qui est une expérience spirituelle, lui fait rechercher sans cesse une évidence qui lui échappe toujours.

J.M.P. — Cette humilité naît de la quête de l'artiste orientée vers l'Absolu. Mais n'y a-t-il pas une deuxième limite : celle de la terre ?

A.G. — Oui, il y a une autre limite : le Cosmos révèle, rend manifeste, mais aussi il cache. La matière, dans les mains de l'artiste, est complètement passive. Quoi qu'il fasse, il ne peut aller au-delà des limites étroites établies par la nature du matériau qu'il utilise. Autrement dit, la nature même du matériau détermine les formes possibles. La création artistique est une dramaturgie, un combat où l'unité doit triompher de la multiplicité. « Elle est une lutte contre la mort » (A. Malraux). Elle

lui arrache quelque chose. Souvent la matière se rebelle contre l'homme, contre l'artiste. Je pense au sculpteur qui attaque un bloc de marbre, c'est une lutte, c'est un corps à corps entre l'homme et la matière... C'est le combat de Jacob avec l'ange : cette volonté que l'homme a de donner vie à la matière inanimée, de lui communiquer son souffle créateur, ça se fait dans un combat...

On a mis l'accent sur la rédemption : sauver l'homme du péché, de sa misère, de la mort. Ça ne suffit pas ! Il y a eu Pentecôte, l'Esprit Créateur nous invite « à faire toutes choses nouvelles », à créer, à changer les choses qui passent en choses qui ne passent pas ; ce que tendent à faire les artistes. Un chef-d'œuvre est un instant d'éternité.

La voie évangélique est celle de la liberté créatrice, celle où génialité et sainteté se fécondent mutuellement ; celle qui n'accepte pas le monde tel qu'il est et qui nous libère de la prison de la nécessité : « Regardez les lys des champs... ».

Je crois pouvoir dire que poètes et créateurs se situent dans cette mouvance de l'Esprit dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va.

L'acte créateur est toujours affranchissement. Il est victoire sur le Chaos ; c'est pour cela qu'il comporte toujours une épreuve de force et exclut la peur et la résignation. Mais l'expérience artistique m'a permis de comprendre que la vocation

de l'homme à l'expression créatrice et à la poésie est médiatrice (à ne pas confondre avec la médiatisation). Elle réalise le « sur la Terre comme au Ciel » du Pater. L'Homme dit Dieu devant le monde et il exprime la réponse du monde devant Dieu. L'Art est ici relié à la liturgie. Pourquoi la connaissance de Dieu ne serait-elle l'affaire que de la logique et ne le serait pas de la poétique ? Il me paraît urgent de re-poétiser la foi.

L'Art exprime l'invisible par le visible, sans cela l'incarnation n'aurait pas de sens. Tout langage spirituel ne peut être qu'incarné dans une esthétique qui exprime une aspiration de l'homme et, en cela, il touche au sacré.

J.M.P. — Et l'artiste qui ne croit pas en Dieu ?

A.G. — « Dans l'art, il faut aimer d'abord, il est toujours temps ensuite de s'interroger sur ce qu'on aime jusqu'à n'en vouloir plus rien ignorer ». Ce qui veut dire que, dans l'art comme dans la foi, ce qui est premier c'est l'amour. Ce qui guide l'artiste, c'est l'amour. C'est l'amour qui me guide dans ce que je fais : l'amour de la création, l'amour des autres, l'amour des gens qui voient mes peintures. L'amour, ça s'exprime. L'Expression (l'ex-pression) : c'est faire sortir ce que j'ai à l'intérieur de moi-même et le traduire à l'extérieur en vue d'une communication avec les autres. S'il n'y a pas communication avec les au-

tres, il n'y a pas expression. Il y a aliénation. L'art est un moyen merveilleux de propager l'amour.

J.M.P. — Pour entrer dans l'acte de peinture, est-ce qu'il faut se déposséder, c'est-à-dire : est-ce que ça demande une espèce d'ascèse préalable, ou bien est-ce que c'est la peinture elle-même qui est cette ascèse ?

A.G. — La dépossession, c'est par rapport à soi-même, uniquement ; ce n'est pas dire : je n'ai plus rien, je donne tout, c'est être libre de soi-même. Pour moi, se déposséder, c'est passer de l'ego au moi. Je me méfie de l'individu que je suis, parce que l'individu que je suis est égoïste, individualiste. Pour aller à la personne, et par elle à la communauté, je dois reconnaître la présence en moi de l'autre et des autres. Ce que Jésus dit : « Celui qui ne porte pas sa croix ne peut être mon disciple ». Ma croix, c'est moi, c'est mon ego, mon individu ; je suis à moi-même ma propre croix.

C'est la Création qui impose l'ascèse. Tu as vu mon atelier, il n'y a pas grand chose : quelques toiles et de la peinture. Et, avec ce presque rien, il faut essayer d'exprimer une parole, quelque chose qui devienne une présence, un mystère... Laisse-moi te dire : je ne peins pas pour convertir les autres, je peins tout simplement pour être, pour être fidèle à l'Esprit Créateur, tout simplement.